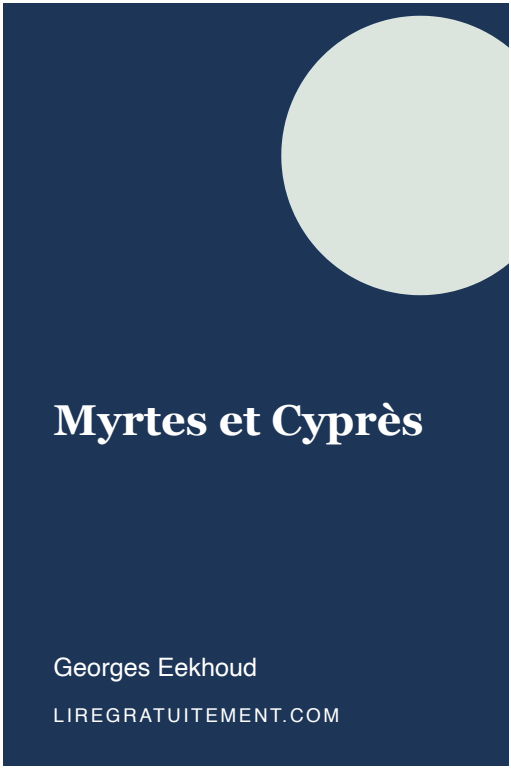


Myrtes et Cyprès

Georges Eekhoud

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Ce que c'est qu'un poëte

À Bertha.

C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

V. Hugo.

Enfant, tu m'as souvent, dans un doux tête-à-tête,
Demandé quelle étoile est celle du poète,
Comment j'écris en vers, comment, profond rêveur,
Je suis l'écho plaintif de la lyre du cœur ;
Comment tout m'attendrit, depuis l'oiseau volage

Jusqu'au froissement sourd du vent dans le feuillage,
Et comment il se fait que parfois je m'endors
En paraissant ouïr de célestes accords,
Ou qu'au milieu du jour, quand tu veux me distraire,
Je murmure tout bas, comme un homme en prière,
Des mots entrecoupés, pareils aux gouttes d'eau
Rejoignant tour à tour les ondes du ruisseau.
À te dire comment, je l'ignore moi-même.
Ayant le cœur plus grand, plus que les autres j'aime ;
Je vis dans un passé fait de longs souvenirs :
De là très-peu de rire et beaucoup de soupirs…

— Puis, ce que tu sais bien, c'est que dans chaque page
Où l'idéal est femme, elle est à ton image ;
Que mon vers joint ton nom à celui de mon Dieu,
Que tu me suis sans cesse à toute heure, en tout lieu.
C'est toujours une main céleste qui m'effleure
Et fait que tour à tour je rayonne et je pleure.
Je me suis dit souvent : En ce vaste univers,
Aux fanfares des bois, aux roulements des mers,

Orchestre solennel qui jamais ne s'arrête,
Ma voix se joindrait-elle en un hymne de fête ?
Ou bien, pécheur, devrais-je exhaler mes sanglots
Avec le rossignol, le zéphyr et les flots ?
Mon rôle est indécis, mon âme est un mystère :
Le créateur seul sait mon but sur cette terre.
L'homme est un voyageur que dirige sa main ;
Il rencontre parfois, sur le bord du chemin,
Un arbrisseau cachant sous son jeune feuillage
Un doux nid qu'il défend contre le vent d'orage.
Ô bruits d'ailes, caquets, gazouillements joyeux !
L'homme écoute en passant ce que disent entre eux
Ces hôtes du printemps, bijoux de la nature,
Tous ces petits oiseaux à la voix fraîche et pure.
Il écoute rêveur… Et moi, combien de fois
Ne me suis-je arrêté dans l'épaisseur des bois
Pour inspirer mon vers à cette insouciance
Qui règne, ô chantre ailé ! dans ta douce romance !

Mais, hélas ! je ne puis jamais en retracer
Toute la pétulance et la gaîté folâtre ;
Et, lorsque je reviens m'asseoir au coin de l'âtre,

Dès que je prends la plume afin de commencer
Ce poëme, une larme est prête à l'effacer.
Mais pourquoi la tristesse implacable et secrète
Voile-t-elle toujours la strophe du poëte ?
À ses transports pourquoi succèdent d'âpres maux ?
Pourquoi ce cœur souffrant du doute et de la lutte ?
Pourquoi dans son essor craindre déjà la chute ?
Pourquoi toujours des pleurs dans les vers les plus beaux ?
C'est le destin, enfant… Il faut que le génie
Inspire ses accents dans la mélancolie.
Le rire sur sa lèvre a rarement trôné ;
Son âme diaphane au moindre vent frissonne ;
À tout attouchement elle vibre et résonne,
Et pour être immortel on est infortuné !

Puis, enfant, le poète est un autre Tantale
Que consume une soif dévorante et fatale,
Qu'il ne peut assouvir, qu'il ne peut étancher…
Le nectar idéal brille dans son calice,
Déjà sa bouche en feu l'aspire avec délice,
Quand le destin cruel le lui vient arracher
Enfant, ainsi vit le poëte,
Cœur éprouvé, mais front serein :
On ne saurait voir la tempête
Qui tourbillonne dans son sein.
Il chante, et, malgré la torture
Qu'il subit, il espère encor…
Jamais un rebelle murmure
Ne tremble sur sa lyre d'or.
Il a des chants pour le génie
Et des larmes pour le malheur.

En ce siècle, où le penseur nie,
Il croit, lui, paisible rêveur.
Au vieillard à la main tremblante,
Aux orphelins persécutés,
À l'indigent qui se lamente,
À l'ouvrier de nos cités,
À tout ce qui souffre et l'implore,
Au captif qu'on prive du jour,
Il répond, lui, l'écho sonore,
Bénissant par un chant d'amour.
Et, s'il faut même qu'il ajoute
À sa lyre, doux instrument,
La corde d'airain qu'on écoute
Comme le tocsin alarmant,
Pour punir l'injuste et l'infâme,
Il le fera sans transiger,

Et laissera gronder son âme
Pour punir, sinon pour venger.
Et voilà ce qu'est le poëte.
Enfant, ne t'étonne donc plus
Si parfois il penche la tête
En murmurant des mots confus,
Et si, sur ce front qui s'incline
Comme s'il venait de prier,
Tes yeux voient plus souvent l'épine
Que la feuille du vert laurier.

Bruxelles, 25 novembre 1870.

À Mademoiselle Mina O***

Chante toujours, oh ! chante encore !
Ton chant est l'hymne de ton cœur ;
Ton chant est la voix de l'aurore,
Et c'est l'écho de ton bonheur !
Quand la note mélodieuse
Part de ta gorge harmonieuse
Pour se dissiper dans les airs,
La voix de la harpe éolienne

Est moins touchante que la tienne,
Est moins douce que tes concerts…
Parfois, quand ta main blanche effleure
Le clavier qui tressaille et pleure
Sans oser dépasser ta voix ;
Quand, en extase suspendue,
Mon oreille suit dans la nue
La note partant sous tes doigts ;
Quand une roulade fébrile
Échappe à ton gosier fragile,
Où tu la faisais palpiter ;
Quand aussitôt, limpide et vive,
Elle paraît suivre une rive
Que le rêve aime à visiter…
Alors tu sembles plus que femme,
Tu t'approches du séraphin,
Tu disparais dans une autre âme,
Une âme au souffle plus divin,

Une âme semblable à la lyre
Dont l'amour a fait les accords,
Une âme au sublime délire,
Vaste comme une mer sans bords,
Et, comme la lyre d'Orphée,
Tu suspends l'haleine des vents :
La brise s'éteint, étouffée
Au fond de tes soupirs vibrants.
Et moi, qui t'écoute en silence,
Moi qui parfois, à tes côtés,
Suis les pages de ta romance,
Les yeux de larmes humectés,
Je crois m'élever de la terre :
Car, enivré par tes accents,
Ton chant paraît une prière
Qui monte au ciel avec l'encens !

Granges, canton de Soleure (Suisse), 11 octobre 1867.

Invitation

La beauté, c'est le front ; l'amour, c'est la couronne
Laisse-toi couronner !-_-_-_-_-_-_-_-_

V. Hugo.

Voici venir la nuit, la nuit limpide et claire ;
Des parfums embaumés glissent dans l'atmosphère,
-_-_-_Le vent a suspendu ses voix ;
Le ciel mêle à l'azur une frange pourprée,

Et le soleil, rentrant dans sa couche éthérée,
-_-_-_Se cache derrière les bois.
Viens, le saule ingénu nous semble offrir ses larmes,
La vague dit un mot qu'elle n'ose achever ;

Allons nous enivrer de ces bruits pleins de charmes :
Un autre astre pour nous va bientôt se lever.
À cette heure où chacun, le regard vers les nues,
Contemplant l'horizon aux riches avenues,
-_-_-_Fait sa prière au dieu du jour,
Nous quitterons aussi pour un instant la terre.
Puisque l'amour, enfant, est sœur de la prière,
_-_-_-C'est aussi l'heure de l'amour.
La lune a revêtu sa splendide auréole.
À ce signal Vénus a rallumé ses feux,
Les chastes nénufars ont fermé leur corolle
Aux baisers du zéphyr, amant voluptueux !
Oh ! viens au bord du lac confondre nos deux âmes,
Viens verser en mon cœur tes soupirs et tes flammes,
-_-_-_Viens près du flot harmonieux ;
Nous pourrons voir au loin se balancer la voile,

Nous pourrons voir dans l'eau se refléter l'étoile.
_-_-_-Viens, l'on admire mieux à deux.
Là, nous sentirons mieux la fraîcheur de la brise
Caressant ton visage et si pur et si beau.
Les flots, en te voyant sur ce rivage assise,
Viendront baiser tes pieds en courbant le roseau.
Nul ne viendra troubler notre doux tête-à-tête :
Nous n'aurons pour témoins que la forêt discrète,
Que les rochers à pic, que l'oiseau qui se tait.

Là, nous nous parlerons par l'éclair du sourire,
Par les élans du cœur, par l'amour, cette lyre
-_-_-_Dont nous sommes l'archet…
Ne préfères-tu pas aux splendeurs d'une fête,
Au bal tumultueux que la fatigue arrête,
_-_-_-À l'éclat blafard des flambeaux,
À l'atmosphère ardente où le désir s'éveille,

Aux fleurs ornant les plis de la gaze vermeille,
_-_-_-Aux feux superbes des joyaux,
Les belles nuits d'été, les nuits tièdes et pures,
Où le vent radouci n'a plus que des murmures,
-_-_-_Où l'onde ralentit son cours,
Alors que d'un amant la voix seule entendue,
Comme un concert céleste en ton cœur répandue,
_-_-_-Lui dit : « Je t'aimerai toujours » ?
Nuit, prête-nous ton calme et prête-nous ton ombre !
Qu'importent à mes yeux un horizon plus sombre,
-_-_-_Un flot moins scintillant,
Si j'ai pour m'éclairer le feu de sa prunelle,
Si je sais qu'elle m'aime et que c'est toujours elle
_-_-_-Qui me parle ou m'entend ?
En sentant ses cheveux frémir sur mon visage,
Oh ! je n'écoute plus les échos du rivage
-_-_-_Ni l'Angelus lointain !

Si je puis respirer son souffle, son haleine,
Je ne regrette pas, nuit pure, nuit sereine,
_-_-_-La clarté du matin.
Que me font ces vains bruits dont la cité fourmille,
Quand j'ai pour me bercer ton rire, jeune fille,

Quand ton regard profond interroge le mien,
Quand, ainsi qu'un oiseau léger sur une branche,
Je vois pendre à mon bras ta petite main blanche,
Et que nous nous perdons dans un doux entretien ?
Viens, il faut à l'amour les ailes du mystère…
Jouissons du présent, car l'heure est éphémère,
-_-_-_Et le temps la poursuit.
Viens, suivons le sentier que déjà l'ombre efface…
Le silence a fermé les bouches de l'espace.
_-_-_-Viens… car voici la nuit.

_-_30 août 1870.

Calmpthout

À Monsieur et Madame L

Le jour s'est écoulé comme fond dans la bouche
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche,
Ne laissant après lui que parfum et saveur.

Lamartine.

Quoi ! vous êtes rentrés dans la foule et le bruit,
Dans la grande cité d'où le repos s'enfuit,
Où le mensonge est roi, dans le luxe funeste !
Pour revoir les clinquants d'un monde faux et vain,
Vous laissez pour toujours, perdu dans le lointain,
Le calme non troublé du village modeste !

Il est vrai qu'à présent nous voilà réunis ;
Nos foyers sont voisins, et nos deux toits amis
Au même coin du ciel dressent leurs cheminées.
Je puis à votre seuil m'arrêter plus souvent,
Et les hivers traînards, marchant d'un pas moins lent,
Tomberont oubliés dans le cours des années.
Mais l'été ! Fatigués d'un paysage étroit,
Souffrant de la chaleur que la pierre reçoit,
Vous redemanderez vos taillis de verdure,
Où le soleil de juin rayonne, moins ardent,
Dans un air rafraîchi par le souffle du vent,
Et qu'embaument les fleurs dont l'haleine est si pure.
Et Calmpthout renaîtra dans votre souvenir ;
Pour les printemps passés vous aurez un soupir ;
Vos regards vainement chercheront les bruyères,
La plaine dessinant sa ligne à l'horizon,
Le sable disputant le terrain au gazon,
Et les marais dormant le long des sapinières !

Vous le rappelez-vous ? Moi, citadin forcé,
Par l'air de ma prison constamment oppressé,
Je pris mon vol un jour : l'oiseau quitta sa cage.
Quelques heures je vins visiter votre nid,
Séjour charmant de ceux qu'un Dieu d'amour bénit,
Asile poétique entouré de feuillage.
L'automne allait venir… Sur les halliers touffus
Apparaissaient déjà des tons bruns et confus ;
Le rouge cramoisi montait au vert des haies ;
Les sapins exhalaient de sauvages senteurs ;
L'air était tiède et pur ; les bleuâtres lueurs
D'un beau ciel recueilli tombaient sur les futaies.

Les oiseaux chantonnaient, joyeux, à l'unisson,
Sautillant, voletant de buisson en buisson,
Secouant au soleil leur aile pétulante ;
Dans les prés veloutés ruminaient les grands bœufs,
Un placide regard contenu dans leurs yeux,
Les jarrets repliés et la tête branlante.

Parfois, au bord du champ, un jeune campagnard.
Un bouvier attentif, fort et viril gaillard,
Débordant de santé, plein de sève et de vie,
Debout, coude appuyé sur le bâton noueux,
Nous regardait passer sur le chemin poudreux,
Distrait de sa chanson ou de sa rêverie.
Puis, à mesure que nous avancions : — plus loin,
Les toits de chaume verts et les meules de foin,
Le puits et ses deux seaux suspendus à leurs chaînes,
Les poules caquetant sur les fumiers en tas,
Les bambins, gros joufflus, qui se parlent tout bas,
Accourus sur le seuil ou cachés sous les chênes :
Tout cela me portait dans un pays nouveau ;
Chaque chose m'allait au cœur : tout était beau.
Comme si je n'avais jamais vu la campagne.
Il me venait parfois des attendrissements ;
Je me sentais heureux comme un essaim d'enfants
Libres de folâtrer sans qu'on les accompagne.

Le dîner fut charmant, arrosé de bon vin,
Qui dilate le cœur et provoque l'entrain
Du couplet folichon sur la lèvre rieuse.
Ce n'est pas qu'en causant des choses du passé,
Quelque point noir soudain ne se soit redressé,

Comme un spectre jaloux, à la table joyeuse ;
Mais il disparaissait aux coups de la gaîté :
Sur le front qu'un instant il avait attristé
S'effaçait sans tarder l'impression pénible.
Le soleil nous lorgnait à travers les carreaux,
En bon enfant qu'il est caressait les rideaux,
Et ses rayons prenaient nos verres comme cible.
Le clocher du hameau se dressait près de nous,
Svelte et pointu ; l'horloge au son vibrant et doux
Venait nous avertir du vol léger de l'heure…
Et moi, cessant parfois d'égayer vos propos,
Je contemplais rêveur la campagne au repos,
Sous un de ces azurs qu'un blanc flocon effleure.

En marche ! encore à l'air ! Seulement, cette fois,
En suivant la grand'route et côtoyant les bois,
Nous sommes arrivés aux collines de sable ;
Et, sautant en trois bonds de la base au sommet,
Nous avons à nos pieds, morne et sévère aspect,
La plaine qui s'étend, immense, interminable.
Quelque chose me charme et m'émeut tour à tour :
Ce calme si profond à la chute du jour,
Ces bruyères courant jusqu'à perte de vue,
Font un puissant effet sur l'âme, et le néant
De l'homme, qui se croit taillé comme un géant,
Se tait dans ce silence et dans cette étendue.
Maintenant, au retour ! Faut-il parler des fleurs,
Du champêtre bouquet, aux piquantes senteurs,
Cueilli dans les fossés qui longent l'avenue,
Et que j'ai conservé jauni, séché, fané,

Emblème du bonheur qui s'échappe égrené,
Dont on cherche plus tard la couleur disparue.

Ce jour est déjà loin, mais qu'importe le temps ?
Je n'oublierai jamais les chers et doux instants
Que nous avons passés près de vous au village…
Oh ! j'y songe souvent dans ma chambre, le soir,
Quand la rue est déserte et qu'au fond du ciel noir
La lune me sourit avec son gros visage.

Anvers, 15 juin 1874.

Envoi de la précédente à Mme S***

Il faut au ciel d'azur la jeune aube ou l'étoile ;
À la vierge timide il faut les plis du voile,
Aux arbres les fruits d'or dans leurs dais verdoyants,
Aux bosquets les oiseaux, aux époux les enfants.
Il faut au vin mousseux une coupe vermeille,
Son parfum à l'œillet, son doux miel à l'abeille ;
Le nautonier se guide aux lueurs du fanal ;
Le prêtre a la vertu, l'artiste a l'idéal.
Il faut au papillon les ailes nuancées,
À nos cœurs les chansons ; aux moissons les rosées ;

Il faut du sang au glaive et des flots à la mer,
Des ombres au tableau, de la neige à l'hiver.
Il faut aux grands bois sourds l'haleine du zéphyre,
À la lèvre un baiser et le son à la lyre ;
Il faut, lorsqu'on se sent oppressé de chagrin,

Que les pleurs mouillent l'œil et soulagent le sein.
Il faut à l'exilé le souvenir fidèle ;
Il faut le flocon blanc au nid de l'hirondelle,
Il faut que chaque objet retourne en son milieu,
La dépouille à la tombe et les âmes à Dieu.
Il faut la tiède nuit à la paupière close,
L'innocence à l'enfant, l'amour à la beauté ;
Le bouquet le plus beau n'est rien sans une rose :
À Calmpthout, frais séjour, il manquait quelque chose…
Madame, en l'habitant, vous l'avez complété.

7 juillet 1874.

Chanson de gondolier

Mers brunes,
Lagunes,
Tout s'agite au vent,
Et l'onde
Profonde
Mugit en rêvant.
Venise,
La brise

Enfle et veut ployer
La tente
Où chante
L'humble gondolier.
Nuit sereine,
L'âme est pleine

De tes sons mystérieux,
Et l'étoile
Sur la voile
Fixe son œil curieux.
Dans la brume,
Où s'allume
Le phare aux mille couleurs.
Ma gondole,
Leste et folle,
Glisse à côté des rameurs.
Venise, ville féerique,
Reine de l'Adriatique,

Oh ! qu'il me plaît de te voir
Te mirer dans l'ombre grise,
Tressaillir comme indécise
Sous les caresses du soir !
Quand de mille girandoles
Tu formes des auréoles
Pour surmonter tes palais ;
Quand, légère et parfumée,
La vague, ta sœur aimée,
Bat la rive où tu dormais,
Je préfère ma bassesse
Aux honneurs, à la richesse,
Libre dans ma pauvreté ;
Et, debout sur ma gondole,
Fredonnant la barcarole,
Je me dis avec fierté :
« Vogue et rame,
Fends la lame,

Glisse à travers les canaux
Dans l'ivresse
Qui sans cesse
Te fait séparer les flots. »
Je passe…
Ma trace
Ride un instant l'eau.
Où vais-je ?
En sais-je
Plus qu'un frêle oiseau ?
Toute
Route
S'arrêtera,
Telle
Qu'elle
Est, changera.
Joie
Noie

Le malheur ;
Reste
Leste
Dans mon cœur.
Car moi j'aime et j'espère… Et demain, dès l'aurore,
Avant que le soleil ait fait revivre encore
Les fleurs de l'oranger ;
Avant que l'alcyon, inconstant et volage,
Ait essuyé son aile aux arbres du rivage,
Quittant l'esquif léger,
Moi, j'irai retrouver cette ardente sirène
Dont les cheveux feraient l'ornement d'une reine,

Le désespoir des dieux…
Cette enfant que la Grèce offrit à l'Italie,
Chaste avant de me voir, mais que son amour lie
À mon amour fiévreux…
Nous nous reposerons aux doux sons de sa lyre,
Et j'appuierai mon front, où brûle le délire,

Sur son sein découvert,
Tandis qu'elle prendra ma main rude et brunie
Va, joyeux gondolier, vers la rive bénie
Que ronge le flot vert…
Lune pâle
Sur l'opale
Du ciel, oh ! dissipe-toi,
Car, trop lente,
Tu tourmente
Mon être, tout en émoi.
Aurore
Colore
Bientôt
L'îlot…
Bruits vagues
Des vagues,
Du flot ;

Mers brunes,
Lagunes,
Tout ce que le vent
Soulève,
Sans trêve,
Fait rêver l'amant.

1869.

Dépit

Ma belle, il ne faut plus aimer
Si vous craignez d'être infidèle,
Si, moins stable que l'hirondelle,
Vous vous éloignez d'un coup d'aile
Du cœur qui cesse de charmer ;
Ma belle, il ne faut plus aimer.
Il ne faut plus nous regarder.
De vos yeux noirs si pleins de flamme,
Où vous semblez mettre votre âme,

Cela n'est pas loyal, Madame.
Si nous ne pouvons vous garder,
Il ne faut plus nous regarder.
Il ne faut pas non plus chanter,
Si, dans cette voix de sirène
Qui nous captive et nous enchaîne,
Vous vous riez de notre peine.
Si ce n'est que pour nous tenter,
Il ne faut pas non plus chanter.
Il ne faut plus nous embrasser,
Si vos baisers changent de place ;
S'ils laissent encor moins de trace
Qu'un zéphyr espiègle qui passe
Sur les fleurs sans les caresser,
Il ne faut plus nous embrasser.

Pour résister à tant de charmes,
Nous sommes trop naïfs, trop fous.

Contre le pouvoir de vos larmes
Nous ne pouvons lever les armes,
Et vos sourires sont si doux !
Nous sommes bien faibles, bien fous !
Que voulez-vous, je suis jaloux,
Et c'est peut-être dans ma rage
De n'avoir été davantage
Porté dans votre cœur volage
Que je dis tant de mal de vous !
Je n'en puis rien, je suis jaloux.

1875.

Xaviola

RAFAËL.

.....Hé ! voulez-vous avoir La Camargo, l'ami ?

L'ABBÉ, (SE LEVANT).

Tèête et ventre ! Ce soir ?

RAFAËL.

Ce soir même.

A. de Musset.

« Comtesse de Bagatelle,
Xaviola toute belle,
Sais-tu que c'est mal à toi
De venir tenter un prêtre
Qui sent battre un cœur de reître
Que tu mets tout en émoi ! »

Ainsi pensait l'abbé d'Arche,
Confesseur que sa démarche,
Son bel air, son doux parler,
Rendaient l'idole des femmes.
Elles venaient, pauvres âmes !
À son autel se brûler.
L'abbé d'Arche, jeune encore,
Soulevait des bras d'amphore
Quand il prêchait, et sa main
Blanche, fine, aux longs doigts minces,
N'avait rien des crocs, des pinces
Attributs du capucin.
« Xaviola, pécheresse,
Murmura-t-il sans rudesse
Quand la pauvre enfant rougit,
Ignores-tu que cet homme,
Deviné sans qu'on le nomme
Est un mécréant maudit ?

« Est-il bien vrai que le comte,
Ce faquin sans foi ni honte,
Est à cette heure l'amant
En titre de l'innocente,
Hier encore sa servante,

Et sa reine maintenant ?
« Ô ma gentille brunette,
Un jour vient où l'on regrette
La pudeur qu'on dépouilla,
Où, si c'était à refaire,
On reprendrait sa misère,
Ma belle Xaviola ! »
Et sa voix vibrait émue.
La pauvre fille perdue
L'écoutait distraitement ;
Du prêtre la chaude haleine
L'impressionnait à peine :
C'était assez d'un galant.

Lui, parla pendant une heure :
« Faut-il sur toi que je pleure !
Faisait-il l'œil animé.
Crois-moi, ces seigneurs volages
Ont causé bien des ravages
Sans jamais avoir aimé. »
Il sermonnait à voix haute,
Pardonnant la grosse faute,
Accablant le séducteur.
« Et que faut-il que je fasse ?
— Laisse-moi prendre sa place,
Je dirigerai ton cœur ! »
Xaviola, ma mutine,
Brune ardente à la peau fine,
Aux regards malicieux,
Se lève, troussant sa robe,

Léger tissu qui dérobe
Des charmes si dangereux,

Et dit à l'abbé, tout chose :
« Bon confesseur, frais et rose,
Est-ce ainsi que le Sauveur
Parlait à la Madeleine ?
Lui disait-il : « Je t'emmène,
« Je te cueille, pauvre fleur !
« On peut aimer Dieu sans crainte ;
« Mon amour te fera sainte
« À la barbe du démon.
« Providence complaisante,
« Je tiens dans ma main puissante
« Ce qu'il te faut, ma charmante,
« Et l'amour, et le pardon ! »
Sur ce, la rieuse folle
Laisse l'abbé sans parole,
Confus plus que furieux.
Depuis lors, il devint raide :
La bigote la plus laide
Était trop femme à ses yeux.

La morale de l'histoire,
Galant en soutane noire,
Lovelace tonsuré,
C'est qu'il faut rester logique,
Mettre un sermon en pratique,
Ou n'être jamais curé.
Si l'anecdote est légère,
Excusez-moi, très-cher frère

Jésuite, pardonnez-moi :
On était sous la Régence.
Les mœurs ont changé, je pense ;
On suit mieux la sainte loi.
Mon cher frère, excusez-moi.

Paris, 23 juin 1876.

Méditation

À Monsieur d'H de S.

Ami, vois à tes pieds s'agiter le grand fleuve,
L'Escaut majestueux dont l'Océan s'abreuve ;
Vois ces vaisseaux géants aux pavillons divers
Que la vague a conduits du bout de l'univers ;
Regarde les flots bleus que le ciel bleu prolonge
Et les vieux pilotis que l'onde amère ronge,
La plaine qui s'étend dans un vague horizon :
Ici le sable gris, plus loin le vert gazon,

Ou, sur le bord d'un champ, dans les plis de la brume,
Une blanche maison au toit rouge qui fume…
Mais regarde avant tout, regarde devant toi
Anvers, reine du Nord, dont l'Escaut est le roi ;
Anvers et ses clochers, sa cathédrale telle
Qu'on en prendrait la tour pour un mont de dentelle ;
Anvers et ses chantiers, ses quais tumultueux,
Ses matelots hâlés dans leurs habits poudreux,
Ses soldats pour peupler sa vaste forteresse,

Défense du sol belge aux jours de la détresse :
Car, ville universelle, elle est tout à la fois
Le domaine des arts, du commerce et des lois
Ville de la noblesse et ville du courage,
Elle reçoit de tous un légitime hommage,
Et ses remparts, couverts de canons menaçants,
Commandent le respect à des peuples puissants…
Oui, ce spectacle est beau, car la splendeur humaine
Nous dérobe de loin les anneaux de sa chaîne
Nous déroSous un voile éclatant,

Car nous ne pouvons voir que le manteau de fête,
Car l'or et les lauriers qui décorent la tête
Nous déroCachent le front sanglant.
Hélas ! tout ici-bas, depuis l'âme divine
Jusqu'au lis diapré dont la tige s'incline,
Nous déroTout a son ver rongeur.
Le vent des passions souffle sur chaque chose ;
C'est le même contact qui fait pâlir la rose
Nous déroEt fait saigner le cœur.
Ainsi, dans le lointain, cette cité brillante,
Où planent à la fois notre pensée errante
Nous déroEt nos regards rêveurs,
À l'âpre ambition des hommes est en proie,
Et, plus souvent témoin du deuil que de la joie,
Nous déroSupporte leurs erreurs…
Et, pluMais chassons cette image sombre,
Et, pluGardons plutôt l'illusion :

Et, pluIl reste toujours assez d'ombre
Et, pluEt peu de consolation !

Regarde à l'horizon : les feux du crépuscule
Font resplendir encor le soleil qui recule ;
Puis l'azur s'obscurcit à la voûte des cieux,
Et le fleuve, miroir des beautés sidérales,
Aplanit sa surface, ainsi que les cavales
Tendent leur cou flexible à l'Arabe orgueilleux.
Anvers, en ce moment, ne rend plus un murmure ;
On dirait qu'elle craint de troubler la nature
Dans son recueillement calme et mystérieux.
À tout ce mouvement, ce grondement sans trêve,
Succèdent le bruit sourd du flot battant la grève,
De l'onde secouant ses bords silencieux.
Mais soudain les clochers de la ville endormie
Apportent jusqu'à nous leur vibrante harmonie :
C'est l'Angelus pieux, l'Angelus du marin,

Et le docile écho guette sur l'autre rive
Les sons entrecoupés de cette voix plaintive,
Cantique solennel de ces lèvres d'airain.
Cantique solenÔ chaste prière
Cantique solenDu métal sacré,
Cantique solenHymne de la terre
Cantique solenAu Maître adoré,
Cantique solenVoix qui tremble et chante,
Cantique solenDont la note enchante
Cantique solenLa misère errante
Cantique solenDu cœur ulcéré !
Cantique solenDouce mélodie !
Cantique solenAurore du soir,
Cantique solenMoment de la vie
Cantique solenQu'on ouvre à l'espoir,

Cantique solenDe la tour vibrante
Cantique solenQuitte palpitante

Cantique solenLa cloche pesante
Cantique solenDans son beffroi noir.
Cantique solenLa brise te porte
Cantique solenAu triste captif ;
Cantique solenTu forces la porte
Cantique solenDe l'antre plaintif.
Cantique solenTa voix consolante,
Cantique solenQue l'amour enfante,
Cantique solenEst la plus touchante
Cantique solenPour son cœur rétif.
Cantique solenHarpe radieuse
Cantique solenChère aux matelots,
Cantique solenOmbre vaporeuse
Cantique solenGlissant sur les flots,
Cantique solenDe qui se lamente
Cantique solenFugitive amante,
Cantique solenQue ta voix charmante
Cantique solenCalme ses sanglots…

Viens, ami, dans l'esquif fragile.
Tandis que d'une main agile
Tu nous reconduis vert le port,
J'écoute au milieu du silence
La rame frappant en cadence
La crête de l'onde qui danse,
Faisant entendre un faible accord.
Le croissant de l'astre nocturne
Ôte son voile taciturne

Et sourit à mes yeux rêveurs.
Salut, Vénus, blonde planète,
Dont les rayons sur notre tête
Jettent une clarté discrète
Et guident le bras des rameurs !
Salut, ô ma ville natale,
Plus belle qu'une capitale !
J'aime à te voir en ce moment

Scintiller sous tes feux sans nombre
Et te disputer avec l'ombre,
Alors que ton rivage sombre
Paraît une île d'Orient.

Tête de Flandre, 20 août 1871.

T'en souvient-il ?

T'en souvient-il ? C'était le soir d'un jour d'été.
Le soleil rayonnant semblait avoir jeté
De longs rideaux de feu sur sa couche royale,
Tandis qu'à l'autre coin du ciel frangé d'opale
S'élevait lentement, comme timide et pâle,
L'astre des nuits, la lune au croissant argenté.
Oh ! je respire encor cet air tiède et doux
Qui nous enveloppait, couple chaste et jaloux,
Tandis que nous glissions sous le dais du feuillage,
Et que le vent lutin, doux messager des fleurs,
S'arrêtait à ton souffle et baisait ton visage
À la douce clarté des étoiles tes sœurs !

Le ruisseau murmurait tout le long de l'allée,
La voix du rossignol nous descendait, perlée
Et plaintive, du haut des peupliers touffus.
Nous écoutions — ta main reposant dans la mienne —
Ces chants mystérieux, cette note aérienne,
Et nous ne parlions pas, tant nous étions émus.
Je me disais : « Avec cet azur sur nos têtes,
Ces soupirs s'éveillant dans les forêts muettes,
Cet arome enivrant des arbres généreux ;
Avec ce frôlement intermittent des feuilles
Dans ton temple serein, ô nuit ! tu nous accueilles
En étendant sur nous tes charmes vaporeux ! »
Et quand le rossignol eut fini sa romance,
Je ne me sentais plus ; quelque chose d'immense
Envahissait mon être et l'attachait à toi.
Je dus céder enfin à l'élan de mon âme
Et tomber à tes pieds, car ta beauté de femme
Était en ce moment trop céleste pour moi.

Et, dans tes mains d'enfant prenant ma tête ardente,
Tu l'attiras vers toi, pour lire dans mes yeux ;
Tu restas quelque temps rêveuse et dans l'attente,
Puis, sur ma lèvre en feu, ta bouche frémissante
Mit un baiser suprême et m'entr'ouvrit les cieux.

Bienne (Berne), juin 1868.

Lettres à ma voisine

Quand je te vis à la fenêtre
Durant les beaux mois de l'été,
Je sentis palpiter mon être
Aux doux rayons de ta beauté.
J'étais seul, étudiant morose,
Penché sur Racine et Boileau,

Préférant à leurs vers la prose
Babillarde d'un chant d'oiseau.
Je ne savais rien de la vie,
Le collége était ma prison,
La muraille sombre et noircie
Me masquait le grand horizon.
Enfin, ton regard de sirène
Jeta, sans m'avertir, un jour
Une démangeaison soudaine
Dans mon âme : c'était l'amour.
Je t'adorai comme on adore
Les anges qu'on ne saurait voir,
Comme on bénit l'astre qui dore
La sombre coupole du soir,
Et je contemplais en silence
Ton visage consolateur,

Lorsqu'on parle moins qu'on ne pense
Et que l'esprit devient rêveur.
Perdu dans une extase folle,
Je voyais ton front de seize ans
S'illuminer dans l'auréole

De tes beaux cheveux ondoyants.
Je voyais ta bouche mignonne
Entr'ouvrir son arc de carmin
Pour me dire : « Je te pardonne,
Nous suivrons le même chemin. »
Tel était donc ce divin songe.
Serait-ce la réalité ?
Réponds-moi ; ce doute me ronge,
Je veux savoir la vérité.
Dis-moi que, puisque ma pauvre âme
A besoin d'espoir et d'amour,

Tu t'approcheras de ma flamme
Pour un peu m'aimer à ton tour.

Novembre 1870.

La nature n'a plus de charmes
Depuis que j'ai vu ton œil noir !...
Je passe les nuits dans les larmes !
Je vois fuir les jours sans espoir !
Partout je trouve ton image ;
Lorsque je lis, à chaque instant
Mes yeux découvrent sur la page
Ton doux fantôme souriant.
Dans les chants de l'oiseau volage
Il me semble entendre ta voix ;

Si je m'enfuis sous le feuillage,
Si je me cache au fond des bois,
Toujours ta vision charmante
Revient à mes yeux éblouis !

Toujours froide, fière, enivrante,
Tu m'apparais et tu me fuis.
Pitié ! pitié ! car je vous aime,
Ce serait si doux vivre à deux :
Ô le délicieux poëme
Qu'une existence d'amoureux !
Un mot, un billet, peu m'importe :
« Je vous aime ! », m'écrirez-vous ;
Et je vole vers votre porte,
Et je me jette à vos genoux !

Juin 1871

Puisque, belle, jeune et charmante,
Tu ne m'as pas abandonné,
Et puisqu'en étant mon amante,
Tu m'as tout pris et tout donné ;
Puisque j'ai pu sentir ta tête
Reposer sur mon sein brûlant,
Puisque ta bouche encor muette
Pour moi s'est ouverte en tremblant ;
Puisque tes yeux noirs, en extase,
Se sont mirés dans mes yeux bleus
Comme dans le cristal d'un vase
L'étoile aux rayons lumineux ;

Puisque j'ai senti ton haleine
Passer près de ma lèvre en feu,
Puisque mes souhaits, ô ma reine !
Dans ton cœur devenaient un vœu.
Puisqu'un instant tes doigts de rose
Sont restés trembler dans ma main…

Oh ! je dédaigne toute chose,
Aube vermeille et soir serein !
Et je répète à la nuit sombre :
« J'oppose à vos froids ennemis
Plus de feu que vous n'avez d'ombre,
Plus d'amour que vous de mépris !

Juillet 1871.

Aimons-nous donc, ma bien-aimée,
Car l'amour est le seul vrai bien :
Gloire, honneur, tout n'est que fumée ;
Sans lui, la richesse n'est rien ;
Car l'amour est dans toute chose,
Dans la terre et dans le soleil,
Dans le papillon et la rose,
Dans le rêve et dans le sommeil.
Laissons aux autres leur chimère,
Nous tenons la réalité.
Ils disent : « La vie est amère ! »
Et l'amour ? L'auraient-ils goûté ?

Novembre 1872.

Madame, on vous a mariée,
Je n'ai rien à vous reprocher :
Votre mère vous a priée,
Votre père allait se fâcher.
Restons amis. Les belles choses,
Un peu plus tôt, un peu plus tard,
Finissent. — Je vous aimais Rose,
Eh bien ! j'aimerai ton moutard.

Mai 1875.

Castel Gallifort

Deserted now, he scans thy gray worn torvers,
Thy vaults where dead of feudal ages sleep.

Byron.

Le soir tombait. J'étais resté près des ruines,
Enveloppé dans l'ombre, humecté de bruines.
Devant moi se dressait cet antique château,
Muet comme un passé, triste comme un tombeau.
Les débris avaient fait leur monceau sur la dalle,
L'herbe croissait folâtre aux voûtes de la salle.
Ses murs percés à jour et ses toits effondrés,
Où se posent la nuit les hiboux effarés,
Aux dernières lueurs de l'horizon de flamme
Semblaient se réveiller, et l'on eût dit qu'une âme

Gémissait par moments dans l'ombre des caveaux
Quand la brise plaintive y jetait quelques mots.
De ses roides donjons, de ses tours altières,
L'une n'existait plus que comme un tas de pierres
Informe. On pouvait voir à côté d'un pilier
Les degrés chancelants d'un gothique escalier,
Désormais sans plafond qui limitât la vue.
La spirale en montait légère vers la nue.
Plus loin on remarquait le donjon isolé
Près des fossés où l'eau jadis avait coulé.

Il se dressait fier, sentinelle avancée,
Levant sur l'horizon sa pointe crevassée,
Où, singulier vestige, on distinguait encor,
Tournant aux quatre vents, la girouette d'or.
Tel était Gallifort, débris du moyen âge,
Ravagé par le temps et rogné par l'orage,
N'ayant pas même, hélas ! comme les burgs du Rhin,
Un lierre ami voilant son front chauve et serein.
Jadis on redoutait ses murailles hostiles ;
À ses pieds aujourd'hui verdoient les champs fertiles,

Àdeux pas de ses tours bêche le paysan.
Le manant d'autrefois, le maître d'à présent,
Homme simple toujours, penseur plutôt qu'artiste,
Trouve que ce géant assez longtemps existe,
Que les pierres couvrant un terrain généreux
Ne servent, après tout, à rien d'avantageux,
Et qu'il vaudrait bien mieux, déblayant ces décombres,
Hâter l'effet des ans sur ces murailles sombres.
Cela peut être fait sinon ce jour, demain…
Ô poëte, et l'été, si tu prends ce chemin
Pour y porter ton rêve et ta mélancolie,
Tu comprendras pourquoi tout passe et tout s'oublie
En voyant à l'endroit où, l'an dernier, tes yeux
Contemplaient ce manoir triste et mystérieux,
Frissonner les blés mûrs et fumer les chaumières
Construites sur le sol avec les pauvres pierres
Du castel féodal mort sans faire de bruit :
Le temps le respectait, l'homme l'aura détruit.

4 août 1873.

Il existe toujours, le vieux château morose,
Je l'ai revu ce soir. Il était presque rose
Sous le soleil couchant, et me faisait songer
Au vieillard sur lequel les ans firent neiger
Le deuil et les chagrins, et qu'un enfant volage
Embrasse et fait sourire à son joufflu visage.
Quelques pierres de plus couvraient le sol fleuri :
Mais, par enchantement, un verdoyant abri
De rameaux printaniers et de lianes fraîches
Cachait des murs croulants les fentes et les brèches,
Et les merles bruyants chantonnaient à plaisir
Dans ces lieux délaissés qu'ils semblaient rajeunir.

Anvers, 8 juin 1874.

Chanson de troubadour

Si j'étais le zéphyr volage,
Ou la brise jouant sur l'eau,
Je remplirais le doux roseau,
Je remplirais le frais bocage
De ces chants qu'on aime à ton âge
Parce qu'on est soi-même oiseau.
Si j'étais la branche du chêne,
Je m'inclinerais au printemps
Sur ton beau front de dix-sept ans ;

Et quand l'ouragan se déchaîne,
Je te défendrais, ô ma reine,
Contre les atteintes des vents.

Si j'étais la vague écumante
Rongeant le granit du rocher,
Le soir, quand tu viendrais baigner
Ton pied dans l'onde frissonnante,
Je l'embrasserais, ma charmante,
Sans que tu puisses t'en douter.
Si j'étais formé d'un nuage
Glissant au bout de l'horizon,
Je rafraîchirais le gazon,
Je rafraîchirais le feuillage
Où tu cours, gazelle sauvage,
Durant la première saison.
Si j'étais un oiseau timide,
Alouette ou bien rossignol,

Le matin je prendrais mon vol
Vers la fenêtre encore humide
Où tu penches ton front candide,
Comme un rayon touche le sol.
Si j'étais même roi de France,
Tu serais l'objet de mes vœux ;
J'oublierais la terre et les cieux
Pour une heure de ta présence,
Pour un regard de tes yeux bleus.
Mais, puisque je n'ai que ma lyre,
Je l'ai consacrée à ton nom,
Je le chante avec passion…
Enfant, quand mon âme soupire,
Verse sur mon brûlant délire
Un peu de ta compassion.

Pau, 27 avril 1871.

En voyant approcher l'hiver

Qu'importent ton ciel gris et ton manteau de brume,
Clouant le solitaire à son âtre qui fume ?
Qu'importe le matin où la neige s'étend
Comme un morne linceul sur la campagne humide ?
Le triste hiver, qui livre au souffle âpre du vent
La feuille que Zéphyr caressa si souvent,
Ne pourrait arracher au cœur jeune et content
Ce qu'ailleurs il détruit sous son ongle perfide.
Espoir, bonheur, ivresse, amour que je bénis,

Par la muse joyeuse en mon cœur réunis,
Survivront à tes coups, vieillard mélancolique !
Tes frimas se fondront à ce contact brûlant,
Comme la nuit pâlit devant l'astre magique
Lorsque des cieux voilés il dore le portique,
Ou comme un rêve affreux, un songe chimérique
Que l'esprit tourmenté dissipe en s'éveillant.
Le rossignol s'enfuit, rejoint par l'hirondelle.
À nos rives en deuil quelques mois infidèle,
Il laissera les bois déparés et muets !
La fleur a pour longtemps refermé son calice,
Et les jardins, séjours intimes et discrets
Où de tendres amants chuchotaient leurs secrets,
Ne leur offriront plus de roses ni d'œillets,
Car il n'est rien, hiver, que ta main ne flétrisse !…

Mais, si la chanson meurt, si le rayon s'éteint,
Si la glace en tordant les ondes qu'elle atteint
Fait taire du ruisseau le timide murmure,

Mon âme restera libre dans son essor.
Je veux aimer toujours, je veux chanter encor,
Et dans mes dix-huit ans conserver, pur trésor,
Ce dont le gai printemps compose sa parure.

Novembre 1873.

Écrit près de Locarno

Un jour j'entrai dans une église de village
Obscure et retirée ainsi qu'un ermitage.
L'autel était désert ; la lampe de vermeil
Reluisait faiblement sous l'éclat du soleil.
Tout se taisait, et, seul dans ce temple rustique,
J'éprouvais en moi-même un effroi magnétique.
L'instant est solennel quand l'homme, devant Dieu,
Effleure en gémissant les dalles du saint lieu.
J'étais resté songer longtemps, tête baissée,
À la pure candeur de l'enfance passée.
Tous ces doux souvenirs d'hier et d'autrefois
Parlaient à mon esprit, semblant me dire : « Crois,

Comme tu le faisais étant enfant, naguère. »
Et moi, triste, indécis, à cette voix austère
Qui m'eût rendu l'espoir, j'osais répondre : « Non »
Soudain au fond du chœur j'entends un vague son.

Je me lève, je cours, je m'arrête. Ô surprise !
Je crois rêver. Devant l'autel était assise
Une de ces beautés, au front de dix-sept ans,
Un ange aux cheveux blonds, aux yeux bleus pénétrants.
Elle priait, du moins son regard de colombe
Voulait trouver le ciel en contemplant la tombe.
Mon pas lourd retentit sur le pavé durci :
Elle se retourna. Qu'elle était belle ainsi !
J'aurais cru voir une âme habitant ces demeures
Où dans l'éternité tombent gaiement les heures.
En écoutant le bruit, son visage adoré,
De pâle qu'il était, devint rose nacré.
« Pardon ! dis-je, confus, pardon, je me retire. »
Mais elle, cette enfant, avec un doux sourire,
Tendit sa blanche main vers un Sauveur en croix.
« Ô qui que vous soyez, fit entendre sa voix,

Vous qui cherchez ici la calme solitude,
Vous qui fuyez peut-être une existence rude,
Habitant de la ville, étranger, voyageur,
Pourrais-je demander un mot à votre cœur ?…
Vous consentez, je crois, votre menton s'incline.
Écoutez-moi… Je suis une pauvre orpheline ;
Depuis un an j'ai vu mes parents au tombeau.
Je n'accuse point Dieu : lui, si grand et si beau,
Ne pourrait envers nous commettre une injustice.
Ici je viens prier, pour moi c'est un délice
De parler à ma mère en parlant au Seigneur,
Car alors, étranger, je sens moins la douleur.
Voulez-vous maintenant unir votre prière
À celle de l'enfant qui pleure, mais espère ? »

Je fléchis les genoux, je ne répondis pas.
Ma bouche se taisait, mon cœur parlait tout bas,
Et mon œil rencontra le crucifix d'ébène
Qui semblait regarder l'orpheline sereine.

Bellinzona, 20 juillet 1867.

À un ami d'enfance

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire !

V. Hugo.

Ainsi, tu ne m'as pas oublié, petit ange,
Dont les yeux bleus, voilés par une blonde frange,
Attendrissaient mon âme et la faisaient rêver.
Tu n'as point oublié nos longues causeries ;
Ma mémoire en a fait autant de mélodies
Qu'aujourd'hui je m'efforce encore à retrouver.
Il me semble souvent revoir ta jeune tête,
Ton sourire candide, où Dieu même reflète
Le rayon le plus pur de son séjour béni ;

Et ce charme secret, ce parfum d'innocence
Que dégage l'enfant par sa seule présence
Vient réchauffer alors mon cœur endolori.
Maintenant que les ans ont mûri ma jeunesse,
Je sens toujours en moi cette même tendresse,
Ce même lien touchant, pure et blanche lueur !
Ma lèvre a bien souvent dans la coupe de vie
Goûté d'autres amours ; mais tous avaient leur lie,

Aucun n'avait le miel que distillait ton cœur.
Ainsi, lorsque d'avril la chaleur bienfaisante
Rend aux jardins déserts leur parure éclatante,
L'aube épanouissant le modeste bouton,
Parmi toutes les fleurs, celle que l'on préfère
Est celle que l'on vit éclore la première,
Annoncer le retour de la belle saison.
Lorsque je te connus, cinq printemps sur ta bouche
Avaient mis tour à tour un baiser protecteur ;

Mes quinze ans commençaient à me rendre rêveur,
J'étais déjà moins gai, mais sans être farouche.
Tu me chéris bientôt comme ton frère aîné ;
Pour t'aimer je n'avais dû qu'entendre ton rire.
L'amour de deux enfants est saint, car Dieu l'inspire
C'est le seul qui me reste ; il ne s'est point fané
Sous les pleurs de l'envie et les feux du délire.
Ô Temps ! vieillard brutal, tu fus donc bien jaloux
En voyant cet enfant assis sur mes genoux,
Frais lutin dont j'étais le Mentor peu sévère ?
Pourquoi ne pas avoir prolongé ces instants,
Moi me laissant bercer mes rêves de quinze ans,
Et lui gardant toujours un ciel sous sa paupière.
Moi, j'ai souffert depuis. Je ne murmure pas :
Le malheur s'est souvent acharné sur mes pas ;
J'ai vu s'évaporer l'espoir dans mon calice.
J'ai mérité peut-être un châtiment. Mon Dieu !

Je te bénis encore au fond du précipice ;
Mais préserve l'enfant, ce sera mon seul vœu.
Car ce blondin si beau, que dans mes vers je nomme

Enfant, par habitude, est déjà presque un homme :
À cette heure c'est un robuste adolescent,
Dont le monde trompeur songe à faire sa proie,
Monde au rire inspiré par une fausse joie !
Monde dont les plaisirs souillent en caressant !
Pour que l'illusion dore longtemps ses rêves,
Pour que les maux futurs lui prolongent leurs trêves,
Pour que son cœur se prête aux essors généreux,
Pour qu'à son horizon rayonne l'espérance,
Et la foi consolante endormant la souffrance,
Et l'amour sans lequel l'on ne peut être heureux,
Tu n'auras qu'à vouloir, Maître des destinées.
Sous le vent corrupteur tant de fleurs sont fanées,

Sous l'étendard du mal courent tant de mortels,
Que tu peux bien laisser à cette âme charmante
Le repos au milieu de la sombre tourmente,
L'innocence à côté de nos remords cruels.

9 février 1873.

Ode à la France de 1870

Comme un chêne puissant où remonte la sève,
République, il est temps que ton bras se soulève;
-_-_-Il est temps de vaincre ou mourir.
Le farouche étranger venu de Germanie
Veut t'enlever la gloire, et sous l'ignominie
_-_-_En trois combats t'ensevelir.
Il ne sera pas dit qu'à jamais affaiblie,

Tu n'auras secoué la longue tyrannie
-_-_-D'un empereur traître et couard
Que pour subir encore une nouvelle honte,
Pour que le flot prussien sur ton sol même affronte
_-_-_L'ombre des Guise et des Bayard.

[cachet] Universites BIBLIOTHECA [..]

Jadis, ô beau pays ! l'on ne pouvait te nuire ;
Tes bataillons passaient, et l'on voyait reluire
_-_-_Ton aigle, à nul autre pareil ;
Et, soit que le canon jetât dans la mêlée
Sa mitraille sanglante et sa lourde volée.
-_-_-Couvrant les rayons du soleil ;
Soit que dans le lointain une horde rapide
Fauchât les escadrons d'un rival intrépide
_-_-_Avec la force du lion,
On entendait partout, dans l'incessant carnage,
Des vivats prolongés, une clameur de rage,
-_-_-Fêtant le grand Napoléon.
Géant de l'univers, c'étaient bien là tes fêtes ;
Tu dépassais les rois sur les sublimes faîtes
_-_-_De ton zénith impérial.
Autour de ton cheval les grenadiers fidèles
Faisaient courber le front aux nations rebelles,
-_-_-Comme un cèdre sous le mistral.

Maintenant, entends-tu ces cris affreux, funèbres
Comme ceux que l'enfant jette au fond des ténèbres
_-_-_Lorsque seul il s'est égaré ?
C'est ton peuple, empereur, que l'étranger avide
Égorge triomphant, et la terre est humide

-_-_-Du sang de ce peuple adoré.
Vois-tu fuir ce carrosse en pompeux équipage
Qu'escorte l'Allemand à l'allure sauvage,
_-_-_D'un air satisfait et moqueur ?
« C'est sans doute Bismarck repartant pour Mayence !
— Détrompe-toi, c'est l'héritier de ta puissance
-_-_-Qui vient de se rendre au vainqueur. »
Grande ombre du passé, sur ton roc solitaire,
Pleure, toi qu'encensaient les princes de la terre,
_-_-_Bonaparte-Napoléon.
N'était-ce pas assez de l'âpre Sainte-Hélène ?
N'était-ce pas assez de te mettre à la chaîne,
-_-_-Géant trahi comme Samson ?

N'était-il point permis, après ton épopée,
De sauver à jamais l'honneur de cette épée
_-_-_Si redoutable dans ta main ?
Tu ne méritais pas, enfant de la victoire,
Qu'un autre vînt plus tard profaner ta mémoire,
-_-_-Qu'au Titan succédât le nain.
Ton regard cherche en vain à découvrir le lâche…
Sans doute il sent sa faute, et dans l'ombre il se cache,
_-_-_Seul, en proie à d'affreux remords.
Lui, des remords ? jamais, car il n'a point d'entrailles…
Prince de Wilhelmshohe, il se rit de Versailles
-_-_-Comme des braves qui sont morts.
Qu'importe à son salut la ruine de la France ?
Que fait à son orgueil un peu moins de puissance
-_-_-Si la prison est un palais,
S'il a des courtisans et si sa bourse est pleine,

S’il a pour compagnon cet infâme Bazaine,
_-_-_Qui ferait rougir ses valets ?

Àvous, blondes cités, à toi, pauvre village,
À toi le deuil, le sang ! à vous tous le pillage !
À vous tous la fureur du Germain détesté !
À toi, jeune guerrier, la balle meurtrière !
Sur ton corps mutilé je vois gémir ta mère…
Mais vive l’empereur ! il est en sûreté.
À toi, Nancy la belle, à toi, noble Lorraine,
Le licou remplaçant la couronne de reine,
Ton civique laurier et tes murs crénelés !
À toi, Strasbourg, à toi, tendre et fertile Alsace,
Au lieu du chant joyeux qui vibre dans l’espace,
Les pleurs de tes enfants pâles et désolés !…
Mânes, restes sacrés du Corse au front sublime,
Vous qui voyez de loin se tordre dans l’abîme
_-_-_La vierge sous le noir bourreau…
Réveillez-vous enfin, faites rentrer une âme
Dans ces cendres. Héros, viens châtier l’infâme
-_-_-Et d’un coup creuse son tombeau.

Reviens encore, ô chef terrible mais auguste,
Viens défendre les droits et la cause du juste !
_-_-_Venge ton pays opprimé !
César, ton descendant, osa vendre la France ;
Le Prussien insolent la tient en sa puissance
-_-_-Et foule son sol bien-aimé.
Viens, génie immortel, sauve la république,
Abandonne un instant cette île de l’Afrique
_-_-_Dont la vague est le geôlier,

Et tu verras soudain fuir devant tes armées
Ces hordes de Germains, rapides, alarmées,
-_-_-Cherchant en vain leur bouclier !…
Mais où m'emporte, hélas ! l'aveugle sympathie !
N'est-ce point, empereur, ta soif non assouvie
_-_-_De triomphes vertigineux
Que la France aujourd'hui doit payer de sa chute ?
C'est la dette de sang qu'une nouvelle lutte
-_-_-Arrache aux enfants de tes preux.

Le Prussien, à son tour, tient le sort des batailles,
Et, vainqueur implacable usant de représailles,
_-_-_Par lui ton peuple est terrassé.
On se venge sur lui de ta folle insolence…
Ce glaive qui pesait jadis dans la balance,
-_-_-Un autre bras l'a ramassé.
C'est là le résultat des injustes conquêtes ;
Les victoires un jour retournent en défaites,
_-_-_Et c'est ainsi que Dieu punit
Les crimes du passé dans notre ère nouvelle,
Napoléon le Grand, à la gloire immortelle,
-_-_-Par Napoléon le Petit.

_-Mars 1871.

Dans les arbres

Dans les arbres du cimetière,
Près du tombeau d'un pauvre enfant,
Une fauvette solitaire

Avait construit son nid charmant.
Du printemps la chaleur si douce
Pouvait réchauffer à la fois
L'oiseau dans son abri de mousse,
L'enfant endormi sous la croix.
Ainsi le Dieu de la nature
Met, comme contraste du sort,
Un nid près d'une sépulture,
La vie à côté de la mort.

Soleure ; mai 1866.

Élégie sur la tombe de mes parents

SUR LA TOMBE DE MES PARENTS

Quarante ans ont suffi pour finir sa carrière,
Qui lui sembla durer l'espace d'un seul jour ;
Il s'est éteint durant la saison printanière,
Il a pris son essor vers l'éternel séjour.
Pour vous plus de douleurs, ô mon bien-aimé père !
Plus de soucis dans l'âme et de pleurs dans les yeux ;
Mais moi, je reste seul… Depuis longtemps ma mère
Vous avait précédé pour vous ouvrir les cieux.

Éloignés maintenant du monde des misères,
Vous y laissez un fils, objet de vos amours.
À genoux près de Dieu, dans vos saintes prières,
N'oubliez pas celui qui vous aime toujours.
Vous nous abandonnez, âmes tendres et chères !

Et vous nous retirez vos soins si nécessaires,
Pour suivre un Dieu jaloux !
Combien de blanches rieurs meurent à peine écloses !
Pourquoi tant de boutons voient-ils si peu de roses ?
Seigneur, le savez-vous ?
Rien n'est certain ici, l'existence est un rêve ;
Le banquet souriant dans les regrets s'achève.
Point de plaisir sans deuil !
Nous abandonnons tout pour le fatal voyage ;
On ne nous laisse rien, à l'enfant comme au sage,
Que le bois d'un cercueil.

J'avais six ans… Pour moi la terre était joyeuse ;
Tout plaisait à mes sens, la nature amoureuse,
Son soleil, ses parfums, ses souffles et ses fleurs,
Et mes larmes n'étaient pas encore des pleurs.
C'est que je possédais ce trésor de tendresses,
Cet ange qui nous aime et vit de nos caresses,
Ce gardien du berceau, puis soutien de nos pas,
Qui nous donne toujours et qui ne compte pas.
J'avais ma mère enfin, cette mère chérie,
Esprit que Dieu créa pour embellir la vie,
Refuge où vont frapper chacun de nos secrets,
Partageant notre espoir ainsi que nos regrets.
Elle disait souvent, dans sa candeur de mère :
« Quand mon fils sera grand, de l'existence amère
À son cœur je ferai supporter le destin.
Ce qui doit l'accabler devra d'abord m'atteindre.

Tant que je serai là, mon fils n'a rien à craindre
De ses beaux jours je veux prolonger le matin.

« Je le précéderai sur sa route fleurie,
Et j'en écarterai les ronces et l'ortie,
Qui, déchirant notre âme, en détachent le bien.
Des plaisirs souriants la coupe tentatrice
S'épurera par moi de l'essence du vice,
Et je la poserai sans danger dans sa main.
« Il n'y trouvera rien qui ne soit noble et juste :
L'art, fruit délicieux que notre âme déguste ;
La science, à sa suite entraînant la raison,
Et par-dessus cela l'amour d'un Dieu suprême
Qui donne à tous le jour et m'accorde à moi-même
Un fils dont le bonheur devient ma mission.
« Oui, sois heureux, enfant, et mérite de l'être
Garde malgré celui qui l'ose méconnaître
Le sentiment du bien, notre plus cher trésor ;
Garde la charité, quelle que soit ta sphère…

Fortuné, laisse-toi toucher par la misère,
Et, pauvre, au mauvais riche, enfant, pardonne encor ! »
Oh ! jamais on n'eût dit, en la voyant sourire,
Penchant son front béni de ceux que l'on admire
Sur l'enfant que le ciel confiait à sa main,
Qu'elle rendrait sitôt à Dieu son âme aimante,
Que la mort pâlirait cette tête charmante,
Et qu'à six ans déjà je serais orphelin !

Feu follet

Ueber allen Gipfeln
Ist Ruh,
In allen Zweigen
Spurest du
Kaum einen Hauch
Die Vœglein
Schlafen im Walde
Warte nur. Balde
Ruhest du auch.

Goethe.

Que cherche dans la nuit ce jeune cavalier
Dont le pied frissonnant fait sonner l'étrier
Contre les flancs de sa monture ?
Il vole comme un rêve à travers bois et champs.
Les passants attardés ont à peine le temps
De le voir fuir sous la verdure.

De l'ombre et du silence hôte mystérieux,
Où vas-tu donc ainsi ? Dans ton parcours fiévreux,
Pourquoi troubler le soir qui tombe ?
Crains la lune sinistre au disque ensanglanté,
Et qu'au bord du torrent tu ne sois arrêté
Par une larve de la tombe.
Il n'a pas entendu. Sans trêve le cheval
Bat le chemin poudreux d'un galop inégal ;
Ses naseaux lancent la fumée ;
Sa tête de la vague imite l'ondoiement ;
Il semble s'élancer sur les ailes du vent,

Ainsi qu'une biche alarmée.
L'éperon ne saurait augmenter sa fureur.
Il court, il passe, il vole, et dans sa noble ardeur
Il arrache aux arbres leurs branches.
Son cavalier l'excite ou le calme tout bas.
Sois tranquille, jeune homme, il ne faiblira pas,
Ton beau coursier aux formes blanches !

Mais dans l'étroit chemin que suit le voyageur,
Voyez-vous trembloter cette vague lueur
Comme une lampe funéraire ?
Elle couvre le sol d'un bleuâtre reflet,
Elle s'éteint parfois, s'allume, reparaît
Et rampe pâle et solitaire.
Alors, dans le silence et l'épaisseur des bois,
Le cavalier rêveur écoute cette voix :

FEU FOLLET.

Oh ! pourquoi te hâter ? Crains-tu la nuit si pure,
Le clair de lune blanc s'agitant sur les eaux ?
As-tu peur du feuillage et des vibrants roseaux
Où le zéphyr plaintif s'éveille en un murmure ?
As-tu peur des parfums dont l'air est imprégné,
Ou de ces bruits sans nom que le vent éloigné
Porte à ton oreille inquiète ?

Craindrais-tu la clarté du feu follet tremblant ?
Non, ce n'est point possible… Es-tu donc un enfant,
Toi que je croyais un poëte ?

LE VOYAGEUR.

Tu te trompes, follet, car j'adore la nuit,
Le silence m'enchante, et l'ombre me séduit.
J'aime à m'entourer de ses voiles.
Mais, ce soir, je voudrais saluer le matin,
Je voudrais que l'aurore éteignît de sa main
Les feux pâlissants des étoiles :
Car l'aurore m'apporte un bonheur sans pareil.
Ciel, illumine-toi ; parais, ô beau soleil
Qui me rendras ma fiancée !
Je fus longtemps absent de l'antique manoir
Qu'elle seule embellit ; mais je vais la revoir,
Sécher de ses pleurs la rosée.

FEU FOLLET.

Jeune amant aux yeux noirs, aux longs cheveux bouclés,
Es-tu sûr que l'absence et les jours écoulés
N'ont point altéré sa tendresse ?
L'amour, comme les fleurs, ne dure qu'un été ;
Légers sont les serments, volage est la beauté
Dont le lien n'est qu'une promesse.
Moi, je connais la femme ; elle fut de tout temps,
Emblème du mensonge et des feux inconstants,
Aussi cruelle qu'attrayante.
Sais-tu si dès demain, retournant sur tes pas,
Rongé de désespoir, tu ne maudiras pas
La trahison de ton amante ?

LE VOYAGEUR.

Tais-toi, mauvais esprit, je crains de t'écouter.
Sa tendresse est ma force, et je ne veux douter :

L’espoir est ma suprême égide !
Serais-tu l’ennemi des charmes de l’amour ?
En ce cas, laisse-moi. Retourne en ton séjour.
Je crains de t’écouter, perfide.

FEU-FOLLET.

Viens, suis-moi, je connais un asile enchanté,
Où l’amour lutte en vain contre la volupté,
Où le corps s’affranchit de l’âme ;
Un séjour où jamais ne coulèrent des pleurs,
Où des plaisirs constants éloignent les douleurs.
Suis-moi, c’est là qu’on te réclame.
Là, flattant ton regard sans jamais l’éblouir,
S’élèvent des palais d’opale et de saphir
Plus merveilleux que des pagodes ;
Et les ondes, baignant la base des piliers,
Endorment le rêveur et tombent à ses pieds
En des fontaines d’émeraudes.

Là résonnent toujours les doux accords du bal,
Et vers le soir, aux sons des lyres de cristal,
Dansent de folâtres ondines.
Les nénufars d’argent ornent leurs longs cheveux ;
On les voit, s’enlaçant dans des pas gracieux,
Confondre leurs formes divines.

LE VOYAGEUR.

Quel est donc ce séjour ? Follet, tu me séduis.
Réponds-moi, cher follet, réponds ! Mais tu t’enfuis !
Reviens, follet, je t’en supplie !

Achève le tableau de ce palais des dieux !
Si tu veux, je t'y suis, et je renonce aux cieux.
Follet, est-ce là ta patrie ? —
Et sur un sombre étang dont la brise du soir
Ridait légèrement l'immobile miroir,
Sur un étang libre de voiles,
Le lutin attirait le pauvre voyageur,

Et confondait parfois sa tremblante lueur
Avec le reflet des étoiles.
Et, poussant son cheval dans l'abîme des eaux,
Le jeune téméraire écrase les roseaux
Qui gémissent sur son passage.
L'onde s'ouvre avec bruit… Puis le noble coursier
Bat les flots. Mais hélas ! ce fut sans cavalier,
Qu'il atteignit l'autre rivage.
Nul n'entendit jamais parler de l'imprudent.
C'est en vain que, fidèle à son premier serment,
Son amante espérait encore.
Et quant au feu follet, perfide séducteur,
On voit la nuit, parfois, sa tremblante lueur
Scintiller sur l'onde sonore.

Guzman

À mon ami H H.

… But now at thirty years my hair is gray
(I wonder what it will be like at forty…

Byron.

La fête était d'ivresse et de rire animée,
Le cigare au plafond s'élevait en fumée,
Les verres se choquaient dans des toast fraternels,
Que ne précédaient plus des discours solennels.
Les invités entre eux célébraient leurs prouesses,

Celui-ci ses duels, celui-là ses maîtresses :
Conquêtes de salons et succès de trottoirs.
Il n'en était aucun qui n'eût de deux yeux noirs
Subi le magnétisme et convoité la flamme.
« À notre amphitryon de nous nommer sa dame ! »
S'écria don Salluste en tirant par le bras
Le maître du château qui ne l'écoutait pas.
« Oui, don Guzman, parlez, insistèrent les autres :
Vous savez nos amours, racontez-nous les vôtres.
Un poëte, un artiste, un brillant cavalier
N'a guère de motifs pour se faire prier. »
Don Guzman se leva : « Soit, dit-il, mais peut-être,
Lorsque j'aurai fini devrez-vous reconnaître
Qu'il est de ces récits qu'il ne faut écouter
Que lorsqu'on est lassé de rire et de chanter…
D'abord ne vantez plus les attraits de vos belles,
Qui pour leurs amants seuls ont des airs de pucelles,
Qui ne leur disent pas un mot sans le peser,
Et ne savent jamais accorder un baiser…
Plantes de serre chaude, où la sève ne monte,

Qu'un tendre sentiment fait reculer de honte !
Lymphatiques beautés, à d'autres vos rébus !
Quels que soient vos attraits, ils ne m'enflamment plus !

Moi je veux que la femme à son amant se donne :
Madeleine espérez, car Jésus vous pardonne !
Je sais pourtant des jours du jeune âge où, parfois,
Je me surpris pleurant au plus profond des bois ;
Baisant avec fureur, quelque portait de femme,
L'implorant à grands cris avec du feu dans l'âme !
Cette fausse vertu qu'on appelle pudeur,
Eut un temps le pouvoir d'électriser mon cœur.
Même il m'est arrivé, devant la femme émue
S'écriant : « Laissez-moi, sinon je suis perdue ! »
De croire à cet effroi, de reculer, niais,
Alors que sur son sein, ivre, je me pâmais.
D'autres fois, à défaut de tendre sérénade,
L'hiver je supportais du vent la rebuffade,
Me promenant jaloux, tout le long d'un trottoir
Pour voir sur ses rideaux jouer son ombre au soir !

Et la nuit ! Comme un fou me tordant sur ma couche,
Je réclamais son corps pour y coller ma bouche ;
Et si je m'endormais, c'était pour en rêver,
Puis regretter le songe enchanteur au lever !
Oh ! je crois que bien plus qu'à vous, Werthers moroses,
Ces épines un temps me cachèrent les roses !
Je crois que nul de vous n'a tant souffert d'amour !
Aujourd'hui j'en reviens : je fais tout en un jour.
À d'autres innocents l'ère sentimentale !
Qu'ils suivent cette route, à plus d'un cœur fatale.
Remplis d'illusions, ardents… Hélas ! au bout
Ils ne rencontreront que mensonge et dégoût.
Or, voulez-vous savoir comment quoique poëte,
Cette corde à ma lyre un jour devint muette,

Écoutez, et si j'ai des sanglots dans la voix
C'est qu'à ce souvenir je saigne chaque fois !...

. . . . . .

C'était au bal masqué. J'avais cet âge heureux,
Où l'on vit moins encor de l'âme que des yeux,
Où l'on ne sonde pas le beau lac qu'on côtoie,
Où l'on ne cherche pas à disséquer sa joie. —
Je m'étais élancé dans le folâtre essaim,
En pressant dans la mienne une charmante main.
Sentant passer sur moi, comme une brise humide,
L'haleine d'une femme, enivrante et rapide.
Je dansais plein d'ardeur, sans jamais m'arrêter,
N'abandonnant l'une que pour en inviter
Une autre, et malgré tout n'en distinguant aucune ;
Complaisant pour la blonde et galant pour la brune ;
Goûtant la valse ardente, au cours voluptueux,
Pour la danse elle-même. Et, malgré les cheveux
Blonds ou noirs caressant par moments mon visage,
Malgré l'air d'abandon, de langueur, qui dégage,
Chez la femme, l'aimant d'un suprême désir,

Je restais insensible à tout, sauf au plaisir
De tourner sans laisser poser mon pied sur place,
Oubliant et le temps, et la foule, et l'espace !
Ce bal durait ainsi jusque vers le matin,
Et j'étais sur le point de le quitter enfin,
Non sans jeter encore un regard plein d'envie
Sur ceux qui du galop goûtaient la frénésie.
En ce moment, mes yeux tombèrent brusquement
Sur deux petits bergers : un couple ravissant,

Deux femmes ! Mais jamais vision plus mignonne
Ne passa dans un bal où la beauté rayonne.
L'une d'elles surtout, une brune aux yeux bleus,
Dont je suivais les pas légers et sinueux,
Offrait de tels attraits que l'artiste lui-même
Eût renoncé pour elle à l'idéal suprême.
Délicieux visage au galbe sans pareil,
Bouche mutine : un arc moins rose que vermeil.
Sourire provocant, par moments faisant place
À de longs airs pensifs, adorables de grâce.
Le nez, le front, les cils ! — ah ! mon Dieu ! tout cela

Danse devant mes yeux comme cette nuit-là ! —
Cheveux bouclés, flottant au gré de leur caprice ;
Regards d'azur limpide écartant la malice,
Ayant pourtant, malgré leur calme profondeur,
De vifs éclairs de feu qui portent droit aux cœur.
Elle n'était pas grande, amis, je le répète,
Mais vous eussiez dû voir comment elle était faite !
Cette taille, ces bras, ces jambes, cette chair,
Jetaient devant vos yeux comme un voile dans l'air.
Quant à moi, je la vis me sourire et sur l'heure
Je l'aimai comme un fou.
Je l'aimai comme un fou.Dix ans après j'en pleure !
Et son costume donc ! Comme elle le portait !
Quel air de Chérubin ou de mauvais sujet
Elle avait dans sa veste et ses courtes culottes !
J'allais presque embrasser la frange de ses bottes.
Mais assez…
Mais assez…En tremblant et bégayant j'obtins

Une danse d’elle…
Une danse d’ellePuis, par les longs chemins,

Que par de grands détours je prolongeais encore,
Je la reconduisis avec sa sœur. — J’ignore
Si je vous avais dit que l’autre était sa sœur. —
Quand je me trouvai seul, je me sentis au cœur
Quelque chose d’étrange : il suffoquait d’extase ;
Je chancelais comme ivre ; avec cela sur place
Je n’aurais pu rester. J’avais dans tout le corps
Des frissons inconnus. Je faisais des efforts
Afin de respirer. Je n’aurais su décrire
Ce que je ressentais : c’était comme un délire ;
Je riais aux éclats, puis je pleurais soudain,
Criant son nom, frottant mes yeux avec ma main
Comme pour les ouvrir ; puis, maudissant la vie,
Souhaitais de mourir.
Souhaitais de mourirPerdre toute énergie,
Puis reprendre courage et chanter par moments,
Éprouver à la fois les plus affreux tourments
Et s’y tremper content, jouir de son supplice,
Goûter la volupté dans un navrant calice !

Être heureux et répondre à des milliers de voix,
Errer des jours entiers dans les champs et les bois
N’avoir pour occuper les facultés de l’âme
Que ce seul sentiment : l’amour pour une femme.
Tel je fus transformé, moi qu’on avait cité
Pour mon insouciance et ma folle gaîté.
III

Elle m'aima. Du moins elle me le fit croire.
Quand le front est si pur, craint-on une âme noire ?
Quand ses grands yeux d'azur se noyaient dans les miens,
Quand elle me serrait dans ses petites mains,
Quand de tout ce beau corps s'échappait la tendresse
En effluves de feu qui me donnaient l'ivresse ;
Quand ses lèvres pressaient ma bouche, en aspirant
Mon souffle impétueux comme l'eau du torrent ;
Quand nous nous promenions, mon bras cherchant sa taille,
Dans les prés veloutés que le printemps émaille,

Qu'elle disait : « Je veux n'être jamais qu'à toi ! »
Pouvais-je en ces moments la pousser loin de moi,
Deviner le mensonge, écarter l'imposture,
Prendre chaque serment pour un nouveau parjure ?
Non ; j'étais fasciné, certain même qu'aux cieux
Les anges n'ont point tant de candeur dans les yeux.
À tel point, chers amis, — car je veux tout vous dire,
Dût cet aveu naïf provoquer votre rire, —
Que je n'osai pas même implorer la faveur
Dont une femme aimante assouvit notre ardeur,
Que je me contenais et respectais encore
Sa fraîcheur, sa beauté, sa fleur à son aurore.
Je me croyais trop vil pour qu'un désir brutal
Me fît ternir déjà ce beau lis virginal.
Et quand je me sentais éperdu, dans la crainte
De céder au transport, je fuyais, l'âme étreinte
Par mille sentiments opposés, loin des lieux
Où je devais la voir, ayant devant les yeux
Comme des feux follets, sentant dans mes oreilles
Frémir les chauds baisers de ses lèvres vermeilles.

Six mois, — six jours eût dit mon esprit égaré, —
Unirent mon destin à cet être adoré.
Je ne pouvais passer une heure en son absence
Sans me sentir un vide au fond de l'existence,
Sans que le doute vînt, avec l'ennui profond,
Peser plus lourdement que jamais sur mon front.
IV

Novembre était venu, triste, brumeux, humide,
Avec ses champs flétris, son horizon livide,
Remplaçant les concerts des oiseaux dans les bois
Par le cor du chasseur, mélancolique voix
Se mêlant, quand la nuit descend sur la campagne,
Au murmure plaintif du vent dans la montagne.
Après les jours riants s'approchaient les longs soirs,
Les feuillages touffus tombaient en flocons noirs
Des troncs nus frissonnants, livrés à la tempête.
Moi je sentais aussi dans mon cœur de poëte,

Comme la feuille morte au souffle des autans,
Pâlir tout le bonheur créé par le printemps.
Un soir surtout que, seul, penché sur ma fenêtre,
Je songeais à l'amour absorbant tout mon être,
Je ne sais si le deuil, l'abandon au dehors,
Agissaient sur mon âme en irritant mon corps,
Je ne sais si l'adieu de la nature émue,
Que l'hiver saisissait échevelée et nue,
Trouvait dans ma pensée un écho douloureux
Et si je n'y voyais un présage odieux.
Ce soir-là je devais trouver Bianca chez elle ;
Elle m'avait écrit : « Guzman, mon cœur t'appelle,

Viens, nous serons à deux, livrés à notre amour ;
C'est bien long de passer, sans te voir, tout un jour ! »
J'attendais, pour guider mes pas vers sa demeure,
Que de Sant Iago la cloche eût sonné l'heure
Par huit coups répétés. Mais lorsque l'on attend,
L'impatience attriste et double chaque instant.

Et qu'est-ce donc, alors que la pensée est sombre,
Que le malaise étend sur nous les plis de l'ombre,
Que l'âme est inquiète et qu'on est agité
Par les vagues effrois de la fatalité !
Je ne tins pas longtemps contre l'impatience.
Malgré que le trajet fût de courte distance
Et que le rendez-vous n'eût encore sonné,
Je devançai l'instant, sûr d'être pardonné.
Quand j'arrivai devant cette porte bénie
Abritant le bonheur et l'espoir de ma vie,
Elle était large ouverte, et pas le moindre bruit
Venant de la maison ne traversait la nuit.
D'ordinaire pourtant la porte était fermée ;
J'entendais au-dessus chanter ma bien-aimée,
Je voyais se jouer derrière les rideaux
L'ombre chère aux clartés discrètes des flambeaux.
Maintenant tout était plongé dans les ténèbres,
Et du vent au lointain hurlaient les voix funèbres.
J'entrai pourtant, rempli d'une étrange terreur,

Sentant grandir en moi l'angoisse du malheur.
Je montai l'escalier. Rien encore. Qu'était-ce ?
Que penser de ceci ? Ma Bianca, ma maîtresse
Avait-elle quitté ce séjour ? Un bandit

Avait-il perpétré quelque crime maudit ?
Enfin, j'atteins la chambre où mon ange repose.
Qu'ai-je entendu ? Dort-elle, et de sa bouche close
Est-ce le doux soupir du sommeil innocent
Qui monte vers le ciel d'où son rêve descend ?
A-t-elle, pauvre enfant, lasse de la journée
Sur sa couche pudique attendu l'arrivée
De celui qui l'adore et voudrait dans ses bras
La bercer doucement en l'embrassant tout bas ?…
Non ! Malheur !… Ce n'est pas le souffle de sa bouche,
Quelqu'un d'autre au lieu d'elle est entré dans sa couche !
Quoi ! Mais je deviens fou, cette fois… Ils sont deux !
C'est la voix du désir, l'effort voluptueux
De deux souffles ardents se confondant ensemble.
Et la voix de Bianca !… Dieu juste, vois, je tremble !
Que dit-elle ?

« Ô Pedro, je t'adore… Restons
Enlacés comme ça. C'est le ciel… Nous n'avons
Rien à craindre de lui… Le temps est long encore
Avant qu'il soit ici. Baise-moi. Je t'adore.
Avec l'autre je bâille et je m'endors. C'est bien
De ne pas m'oublier. Ici, pose ta main
Sur mon sein. Ce contact est le bonheur suprême.
En est-il d'autre au ciel ? Je suis à toi, je t'aime…
Ne nous séparons plus. Moment délicieux…
J'expire sur ton cœur… Tu m'entr'ouvres les cieux… »
Ils en étaient donc là ! L'infidèle ! L'infâme !
Briser son corps n'est rien, je voulais tuer l'âme.
Et moi pour ce Pedro, trahi, joué, berné !…
Maudit, trois fois maudit le jour où je suis né !

Comme Bianca venait, en pâmant, de se taire,
Soudain, au bord du lit j'apparus sans colère,
Calme mais menaçant, comme un spectre railleur,
Hideux pour la traîtresse et pour son séducteur.
Ils me virent, alors que dans la jouissance

Ils allaient s'abîmer et perdre connaissance.
Je me penchai sur eux et dis en ricanant :
« Continuez sans peur ! Madame ne m'attend
Que dans une heure ! Et puis, Pedro, rien ne vous presse.
Moi, n'est-ce pas, je n'ai besoin que de tendresse ?
Prenez le reste… Et maintenant la bonne nuit.
Je pars, comme je suis venu, sans aucun bruit.
Jusqu'à demain, Pedro. Nous causerons ensemble !…
Embrasse donc Bianca, car le pauvre ange tremble,
Il faut en profiter, l'aurore vient trop tôt ! »
Puis je partis avant qu'elle eût pu dire un mot.
Quand je rentrai chez moi, je tombai comme un chêne
Foudroyé, mais voulant revivre pour la haine !
V

Il est, dans un quartier perdu de Barcelone,
Une ruelle étroite où jamais ne rayonne

Le soleil caressant, le sublime enchanteur.
Cet endroit est si laid que le jour en a peur.
Lupanar pour la femme, et pour l'homme caverne,
Tout ce qu'on y rencontre est noir, livide ou terne.
Les pignons des maisons s'élevant dans les airs,
Moisis et vermoulus, font songer aux enfers.
La nuit, on voit paraître aux lucarnes sinistres
Des têtes de voleurs, des profils de cuistres,

Le forçat évadé, l'oblique vagabond
Ayant le sang aux mains et la souillure au front.
Ils fêtent leur sabbat aux lueurs des feux rouges.
Les filles au teint glabre, étoiles de ces bouges,
Se pâment en désirs dans les bras du bandit,
Et la viole pleure et le fifre gémit.
Un alguazil m'a dit que pour leurs castagnettes
Ces mégères ont pris leur rotule aux squelettes,
Tant le bruit semble sourd, lugubre et croassant.
Ce qui se passe là, je serais impuissant
À le rendre. Le soir, au milieu de l'orgie,
La nappe autant de vin que de sang est rougie.

Les couteaux sont tirés aux refrains des chansons ;
L'âme quitte le corps, pareille à ces bouchons
Qui volent au plafond en cassant la bouteille,
Et le matin on trouve un buveur qui sommeille
Sur un ennemi mort ou bien agonisant.
Cela se racontait. Maintes fois en flânant,
Comme l'artiste fait à quelque heure perdue,
J'avais porté mes pas vers cette sombre rue,
Et sans y pénétrer j'en devinais assez
Pour sentir aussitôt tout mon sang se glacer.
Cependant le matin de cette nuit fatale
Où j'avais vu souiller mon amour idéale
Je songeai tout d'abord a me rendre en ces lieux :
J'avais soif de vengeance. Aurais-je trouvé mieux
Que parmi les maudits grouillant dans ce repaire
Un moyen aussi prompt que sûr d'y satisfaire ?
Je voulais découvrir Gondal le spadassin,
Le bravo qu'eût blessé le titre d'assassin,

Gondal, par son métier, fort utile au grand monde,
Tuant qui vous vouliez contre une somme ronde.

Un drôle complaisant me montra la maison,
— Du moins à ce taudis il donnait pareil nom. —
Lorsque je fus entré, dans un coin noyé d'ombre
Je vis se détacher la silhouette sombre
De Gondal le bandit doublé du magister ;
Il avait à la fois de tous deux dans son air :
Petit, trapu, voûté, front bombé, regard louche.
Un sourire moqueur crispa sa large bouche
Lorsqu'il m'eut découvert : « Holà ! caballero,
Avez-vous pu sortir des serres du bourreau
Sans tâter du gibet ou du moins de la chaîne ?
Êtes-vous fugitif ? Parlez. Qui vous amène ? »
Dit-il, et le soupçon éclaira ses yeux gris,
Maigrement ombragés par de fauves sourcils.
Mais soudain dans ses traits quelle infernale joie
De chacal affamé qui mesure sa proie !
« Par saint Jacques ! fait-il, je ne me doutais pas
Qu'en ces lieux don Guzman dirigerait ses pas,
Que ce manteau de bure, épais, sans broderie,
Dérobât dans ses plis si noble Seigneurie.

Je comprends maintenant, Monsieur est amoureux.
Jeune, beau, noble, riche, et tout va pour le mieux.
Mais Monsieur est jaloux, avec raison peut-être ;
Il s'agit d'écarter d'un seul coup… mais de maître,
Le galant, le fâcheux, le traître, l'effronté,
Qui trouve qu'il faut deux amants à la beauté…
Mais, Monsieur, ces coups-là sont très-chers, on les paie

Au taux de cent écus par homme et par épée…
Combien de compagnons vous faut-il ? Est-il fort
Ce vivant dont je suis chargé de faire un mort ?
— Vous avez deviné, sauf que je me propose
De faire sans témoin et sans aide la chose.
Je veux, comprenez-vous, un duel fer à fer,
Dans lequel je pourrai le percer comme un ver.
Mais pas de guet-apens, cela passe de mode.
— Avouez-moi pourtant que c'était bien commode.
Enfin, puisque Monsieur aime un combat loyal,
En quoi puis-je servir ses projets ? — Mon Gondal,
Vous êtes réputé tireur invulnérable,
Le roi des spadassins ; vous croyez-vous capable

De m'enseigner assez de votre art familier
Pour tuer sans faillir mon rival ? — Volontiers.
À vos ordres ! Et quand a lieu votre rencontre ?
— Demain à l'aube. — Allons, vite que je vous montre
Un coup mystérieux, inédit et certain,
Et vous tiendrez n'importe qui dans votre main.
— Mais le prix ? — Mille écus. — Les voilà ! — Je commence
En garde… Le salut !… Mais je vous en dispense. »
Et d'un bond le petit Gondal s'est dépouillé
De son surtout crasseux. Puis d'un fleuret rouillé
Son bras s'est emparé. Comme lui je dégaîne,
Et nous voilà tous deux… Son fer effleure à peine
Mon épée et se meut comme un dard de serpent :
Il glisse ou frappe sec. C'est le souffle du vent ;
Mais c'est aussi l'éclair lancé par la tempête.
Par moments, accablé, mon bras tombe et s'arrête.
Tout en parant mes coups et me portant les siens,

Les yeux de ce Gondal ne quittent pas les miens.
Il me raille, m'excite et par un cri sauvage
Applaudit aux efforts et me rend le courage.

« Mais tu ne parles plus du grand coup d'où dépend
La mort de mon rival, de Pedro. Je t'attends… »
Dis-je à mon professeur lorsqu'après une passe
Ma main s'engourdissait et se roidissait lasse.
« Patience. Voici. Tu vas voir… Qu'en dis-tu ? »
Et comme il dit ces mots, je sens l'acier pointu
Dont la mouche pourtant amortit la puissance,
Me frapper droit au cœur. En même temps il lance
Mon épée à trois pas. Je reste stupéfait,
Me demandant en vain comment cela s'est fait.
« En vérité, Gondal, le tour est admirable,
Criai-je en ramassant mon arme sous la table.
Et je pourrais ainsi le tuer sans rater ?
— J'en réponds. Aujourd'hui vous saurez m'imiter. »

VI

Le lendemain Pedro tombait dans la poussière.
Il n'a pas eu le temps de faire sa prière.

Barcelone a parlé quelque temps de sa mort.
Bianca se porte bien et n'a point de remord.
Quant à moi, depuis lors je méprise la femme.
Si parfois dans mes sens elle allume la flamme,
Mon cœur reste insensible et froid comme un tombeau.
Hélas ! je n'en puis rien. Mon rêve était trop beau.
Enfin, n'en parlons plus.
Enfin, n'en parlons plus.Vite, du vin à boire !
Car vous semblez aussi tristes que cette histoire.

Écrit sur « Werther »

Livre de la douleur, je baise tes feuillets,
Car en toi j'ai trouvé le cœur que j'appelais,
Cœur que trahit l'amour et que mine le doute :
Ainsi de mes chagrins d'autres ont eu leur part…
Mais, si mon âme un jour souhaitait le départ,
Mon Dieu, du désespoir ne m'ouvre pas la route !

Le Trémolo

À Mademoiselle H.

Tu ne le jouais pas pour moi, divine artiste,
Ce trémolo si doux, ce trémolo si triste !
Tu le jouais sans but, tandis qu'à ton archet
Tout ce qui t'aime en moi vivement s'attachait,
Que je sentais courir des frissons de fièvre
De ma tête à mon cœur, de mon front à ma lèvre,
Alors que chaque note au trille caressant
Ne faisait qu'attiser mon désespoir cuisant.

Ôque j'étais navré ! Quelle extase cruelle !
Quelle âpre jouissance à te trouver si belle !
Que je le torturais voluptueusement,
Ce misérable cœur de poëte et d'amant !
Tu n'as donc point compris quel était mon supplice,
Que ta main ajoutait du fiel à mon calice,
Que tu m'empoisonnais aux sons mélodieux
Que te doivent prêter les archanges des cieux,

Que les accords plaintifs dont tu berçais mon âme,
À peine ils m'atteignaient, devenaient une flamme,
Perfides ennemis venant me caresser
Pour mieux pouvoir après m'étreindre et m'embraser !
Tu m'as bien fait souffrir, ô femme, être suave !
Tu n'as point épargné cette âme, ton esclave,
Car tu n'exprimais, toi, par l'archet complaisant,
Qu'une fausse douleur, quand je pleurais du sang…
Oh ! faut-il que le bois, la corde ainsi gémisse,
Que ces accents émus n'aient qu'un sanglot factice,
Que, lorsqu'en suppliant l'amour guide tes doigts,
Ton cœur, tes regards même, aux miens restent si froids !

Je viens de te quitter. Maintenant, dans ma chambre,
Semblent tomber sur moi les feuilles de novembre.
J'ai voulu m'endormir, mais le sommeil me fuit,
Malgré l'ombre propice au repos de la nuit,
Et je sens résonner, poignante mélodie,
Le trémolo plaintif dans ma tête alourdie.
Je n'entends que ce chant ; en même temps, je vois
Glisser l'archet magique au contact de tes doigts,
Ton regard inspiré, ton sourire adorable…
Oh ! je deviendrai fou, tant tout cela m'accable !
Je me suis habillé, je marche l'air hagard.
La lune pâle au ciel jette un rayon blafard
Sur la muraille blanche où je crois voir ta tête
Apparaître en riant à ma peine secrète.
Et le trémolo pleure, et ses vibrations
M'apportent sans tarir d'autres émotions.
Le violon divin que ton ombre manie
Prolonge jusqu'au jour l'énervante insomnie,

Et reprend l'air fatal, ajoutant chaque fois
Plus de tendresse encore aux soupirs de sa voix.
Tandis qu'à l'horizon déjà le jour s'allume…
Ah ! pourra-t-il calmer l'amour qui me consume !

Lassitude

Hélas ! ainsi que vous j'invoquai l'espérance
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur…

Lamartine.

Je dois mourir un jour… Il vaudrait mieux peut-être
De ce monde cruel brusquement disparaître,
S'affaisser et tomber pour ne plus se lever !
Plutôt que de passer le reste de ma vie
Dans les spasmes affreux d'une lente agonie,
Il vaudrait mieux qu'un coup fatal vînt m'achever :

Car je suis mûr déjà pour l'oubli dans la tombe ;
Rien ne rattache plus mon esprit, qui succombe,
À ce qui fait le but des autres ici-bas ;
Je me sens isolé dans la foule bruyante,
Lampe qu'aucun rayon n'échauffe et n'alimente.
Il vaudrait mieux pour toi consommer ton trépas.
Peut-être est-il encore une âme qui comprenne
Ce qui fait le supplice inouï de la mienne,
Et qui pourrait m'aimer et saigner avec moi ;
Mais je la cherche en vain, rien ne me la révèle.

Cet être désiré, cet ami que j'appelle,
Devant ma soif d'amour recule avec effroi.
Si je partais pourtant, cette petite place
Que j'occupe au soleil, ce sentier où je passe,
Ces hommes que j'effleure au courant de mes jours.
Se ressentiraient-ils longtemps de mon absence ?
Me regretterait-on ? aurais-je quelque chance
De n'être pas de suite oublié pour toujours ?

Ce cercueil qui devra contenir ma dépouille,
Puis-je espérer, hélas ! qu'une larme le mouille ?
Au cortège banal, morne accompagnement,
Mise en scène sans prix, deuil bâti sur commande,
Se trouvera-t-il bien un ami qui répande
Des pleurs qui ne sont pas séchés en un moment ?
Attendront-ils que la dernière pelletée
Sur la fosse sinistre ait été rejetée
Pour pousser un soupir de doux soulagement.
Pour se dire, au retour de la cérémonie,
Qu'elle a duré longtemps, qu'enfin elle est finie,
Et que ces choses-là se font trop lentement ?
Que me prometriez-vous, ma muse ?
Idéal, que me disiez-vous ?
Chimère, n'es-tu point confuse
Que tant de pleurs et de dégoûts
Remplacent les tableaux si doux
Que tu présentais à ma vue,

Et de ma pauvre âme éperdue
Comprends-tu le juste courroux ?
Combien tu m'apparaissais belle,

Ô muse, mon ange adoré,
Avec l'azur baignant ton aile,
Ton sein pur de gloire enivré,
Un feu chaste dans ta prunelle,
Ton air de jeunesse éternelle,
Et cette voix aux doux accents
Comme les zéphyrs caressants !
Aussi, quand d'une main tremblante
Tu me tendis ta lyre d'or,
Je l'acceptai, ma douce amante,
Et vois… je la possède encor.
Seulement, si mon doigt l'effleure,
Il est rare qu'elle ne pleure,
Et tes accords mélodieux
Sont devenus plaintes amères !

C'est le triste écho des misères
De l'homme, et non le chant des deux.
Tu m'avais dit pourtant, mignonne,
Muse à qui mon âme pardonne,
Que ton souffle suivrait mes pas,
Que tu ne me quitterais pas,
Qu'en bravant le bruit de la foule,
Porté par sa vague et sa houle,
L'illusion de mes vingt ans,
Mes rêves bleus et souriants,
Sortiraient intacts de la fange.
Ainsi que les ailes d'un ange
Frôlent bien les enfers maudits
Sans y perdre du paradis
Le parfum, la clarté sacrée

Et la blancheur inaltérée.
Mais connais-tu ce siècle ? Dis.
Sais-tu que l'artiste y végète

Et que ton enfant le poète
Expire avant d'être compris ?
Sais-tu que le cœur se dessèche
À toujours rester sur la brèche,
Par amour du bien et du beau,
Quand la foule rit de vos peines
Ou vous accable de ses haines
Qui vous couchent dans le tombeau ?
Le culte affreux de la matière
Écarte la pure lumière
Que l'art jetait sur les mortels.
L'or est le seul dieu qu'on adore.
S'il nous fallait chanter encore,
Ce serait devant ses autels
Que nous conduiraient ses apôtres,
Tandis que je n'en ai point d'autres
Que le vrai, le beau, l'idéal,
Et que l'amour est mon fanal.

Tu ne sais point que la jeunesse
N'a plus cette même tendresse,
Ces élans purs et généreux,
Cette ardeur pour les belles choses…
Non, à vingt ans leurs cœurs sont vieux.
À l'âge où les rêves sont roses,
Où l'on ne songe au lendemain,
Eux aussi longent le chemin

Qui doit conduire à la richesse.
À peine ont-ils une maîtresse !
La soif de l'or prend tout le jour :
On n'a plus jamais soif d'amour.
Au printemps, pas plus qu'en automne,
Que l'arbre verdisse et bourgeonne,
Ou que sa feuille au gré du vent
Ballotte et tombe tristement,
C'est à peine si dans la plaine.
Respirant l'odorante haleine

Des fleurs qu'apporte le zéphyr,
C'est à peine si dans les drèves
Où montent d'enivrantes sèves,
Où l'oiseau gazouille à plaisir,
Sous les sapins et les vieux chênes,
Se glisse un couple vaporeux,
Beau de ces lueurs souveraines
Que l'amour répand dans ses yeux,
Rêveur, enlacé, sans parole,
Oubliant l'heure qui s'envole,
Et les hommes, et tout souci,
Et la ville, et toi-même aussi,
Mon Dieu, qui le suis du sourire,
Qui te mets dans l'air qu'il respire,
Dans la chaleur, les feux du jour !
Mais non, — car Dieu, c'est bien l'amour.
Que diriez-vous, hélas ! jeunesse romantique,
Exaltés entraînés dans le courant sceptique,
René, pauvre âme en peine, et toi, tendre Werther,

Cari Moor, noble bandit, Byron, rieur amer,
Si c'était aujourd'hui qu'il vous fallait revivre,
Que diriez-vous du siècle où tout se vend, se livre,
Où l'on a retiré son trône à la beauté,
Où plus rien n'est honteux sinon la pauvreté,
Où l'on offre au marché la pudeur de la femme,
Où l'égoïsme éteint la passion dans l'âme,
Où les grands sentiments ne font plus de martyr,
Où nous pouvons aimer sans jamais en mourir ?
Certes vous auriez plaint, dans une ère ainsi faite,
Celui que la nature avait créé poète,
Hélas ! car celui-là, rêveurs tendres et doux,
Est plus désespéré, plus tourmenté que vous !

Heidelberg, 8 décembre 1875.

La Forêt

Sainte forêt, vieux temple où la nature prie,
Vois, je reviens m'asseoir sous tes sombres arceaux,
Car c'est ici qu'après l'orage de la vie,
Je prépare mon âme au calme des tombeaux.
Seule tu sais combien de fois dans ton silence
Nous venions respirer tes parfums embaumés.
Nous étions deux alors… Trépas, cruelle absence,
N'épargnes-tu jamais ceux qui se sont aimés ?

C'est ici, sous ce chêne où tremble le zéphyre,
Que nous nous promettions un bonheur éternel.
Elle est morte à présent… Et moi seul je soupire,

Forêt, en écoutant ton hymne solennel.
Je m'en irai bientôt, et j'ai vingt ans à peine ;
Je fermerai mes yeux fatigués de pleurer.
Depuis qu'elle n'est plus, dans le deuil je me traîne,
Et, comme le proscrit, je ne cesse d'errer.
Mais toi, chaque printemps te rendra ta parure,
Tes nids d'oiseaux joyeux, tes ruisseaux murmurants ;
Et, mêlant ses rubis à leur sombre verdure,
L'aurore humectera tes sapins odorants.
Les siècles passeront. — Oublié de la terre,
J'aurai vécu… Mais toi, témoin de nos serments,
Tu resteras toujours l'asile du mystère,
Et tu verras couler les pleurs d'autres amants.

Ils étaient quatre enfants

Ils étaient quatre enfants. Anges mutins et roses,
Avec des yeux d'azur et de blonds cheveux d'or,
Ils avaient la fraîcheur des fleurs à peine écloses,
La gaieté des oiseaux qui prennent leur essor.
Ils jouaient, doux essaim, sous ma fenêtre ouverte
Leur rire réchauffait les cendres de mon cœur,
Et, le regard fixé sur la pelouse verte,
Je trouvais mon passé dans leur présent bonheur.

Oh ! j'ai rêvé souvent devant ces fronts candides,
Me cachant toutefois pour ne point les chasser,
Et détournant souvent mes paupières humides
De ces larmes sans fiel qu'on se plaît à verser.

Hélas ! depuis trois jours la maison est fermée,
Je ne vois plus d'enfants courir sur le chemin,
Je sens comme un frisson dans mon âme alarmée,
Et mes yeux et ma voix les appellent en vain.
Je ne comprends que trop… Sous cette porte heureuse
La mort aura passé : le ciel veut ses élus…
J'ai revu les enfants sur la route poudreuse,
À trois, vêtus de deuil : le frère aîné n'est plus.

Juillet 1872.

Puisque tu n'aimais pas

Puisque tu n'aimais pas, pourquoi ne pas le dire ?
Fallait-il de mon cœur faire un triste jouet ?
Fallait-il me parler, fallait-il me sourire,
Et paraître exaucer mon unique souhait ?
Fallait-il de ta bouche innocente et ravie
Envoyer à ma flamme un espoir consolant,
Dans le son de ta voix mettre tant d'harmonie,
Dans tes serments trompeurs un accent si brûlant ?

Fallait-il dans tes yeux mettre tant de lumière,
Tant d'ineffable ivresse et de molle langueur ?
Toujours à me chercher tu semblais la première,
Et moi je t'adorais sans crainte et sans frayeur.
Tu me semblais si belle, et si noble, et si pure,
Que jamais je n'ai cru que tu trompais mes vœux ;
Et maintenant encore, isolé, je murmure
Ces doux vers qui jadis te firent mes aveux.

Je pleure loin de toi, quoique je te pardonne,
Je pleure mon beau rêve envolé pour toujours,
Car j'ai vu se flétrir la touchante couronne
Que m'avaient mise au front de volages amours.
Je pleure ce que Dieu mit de tendre en mon âme,
Mon âme où se mirait l'ineffable idéal,
Mon âme qui vivait de ton regard, ô femme !
Et qui dans la tempête y cherchait son fanal.

Dans ces moments d'ivresse où tu régnais sur elle,
Si le destin fatal m'avait su prévenir,
La blessure, plus prompte, eût été moins cruelle,
Et j'aurais pu chercher l'oubli dans l'avenir.
Mais tu partis un jour, sans te douter du vide
Que laissait en mon cœur ton abandon mortel.
Oh ! si tu l'avais su, devant ma lèvre avide
Tu n'aurais point brisé cette coupe de miel !
Aujourd'hui tout est fait. C'est le passé. Qu'importe
À ta fraîche beauté, qu'un autre effeuillera,
Le regret obstiné sur le seuil de la porte
Où ton pied inconstant jamais plus n'entrera ?
Charmante illusion, rayon divin, mirage,
Vous, songes vaporeux du jour et de la nuit
Fleur qu'un souffle a fanée, éphémère nuage,
Pourquoi nous quittez-vous lorsque l'amour s'enfuit ?

Revenez, revenez dans mon cœur qui soupire,
Pour lui rendre le calme et le bonheur perdus.
Hélas ! vous restez sourds à la voix du délire…
C'est en vain d'espérer, vous ne reviendrez plus !

1870.

Tableau de décembre

Dans l'éther transparent le verglas étincelle,
La plaine est un miroir splendide, éblouissant,
Où chaque arbre, paré d'une clarté nouvelle,
Lève vers le soleil ses bras de diamant.
Les ruisseaux sont gelés sur les bords des fontaines
On voit comme un réseau de colliers et de chaînes ;
L'onde n'agite plus son filet de cristal.
On dirait que la nuit chaque goutte limpide,

Prête à tomber gaiement dans le gouffre liquide,
N'ait pu bouger devant un spectre glacial.
La forêt a perdu ses bruits et ses murmures,
Les vieux sapins n'ont plus d'oiseaux dans leurs ramures ;
Un silence effrayant règne en ces profondeurs,
Si ce n'est quand la bise, en effleurant le givre,
Provoque par moments de plaintives rumeurs
Que l'écho désolé ne peut faire revivre.
Lorsqu'on est seul alors devant cet horizon,
L'âme se décourage et gagne le frisson,
Quelque chose de sombre et de triste l'assiège.
La nature, muette en sa roide splendeur,
Éblouit vos regards sans toucher votre cœur,
Et votre œil cherche en vain une fleur sous la neige.

Forêt de Soignies, 1867.

Je me suis dit souvent

Je me suis dit souvent : « À quoi sert de lutter,
Si la gloire est un bien qu'on peut nous contester,
S'il en est de l'amour comme de toutes choses,
Si les lauriers jaunis vont rejoindre les roses,
Et si de nos souhaits le mirage enchanteur
Se dissipe en brouillard au fond de notre cœur ? »
Et je vis, torturé par cette âpre pensée :
L'âme perd son espoir et la fleur sa rosée ;
Je marche et vois tomber sous mes pas languissants
Toute l'illusion que j'avais à quinze ans,
Et, lors même qu'il reste à ma triste couronne
Quelque feuille échappée à ce souffle d'automne,

Je l'arrache, prenant plaisir à torturer
Mon propre cœur… et puis je me mets à pleurer.
Aux bords de ces étangs aux ondes toujours pures,
Que les saules pleureurs couvrent de leurs ramures,
N'y laissant pénétrer de la clarté des cieux
Qu'un rayon qui s'y perd vague et mystérieux,
Je marche solitaire et me voile la face ;
Mon regard affaibli ne voit plus dans l'espace,
Comme un miroir confus reflétant mon esprit,
Que brumes au matin et ténèbres la nuit.
— On dirait que parfois le mal qui me torture
Imprime le dégoût sur ton front, ô nature ! —
Et, si de ce linceul humide et malfaisant
Se dégage soudain l'astre resplendissant,
Je détourne les yeux, car mon pâle visage
Aux rayons réchauffants préfère le nuage.

Enfant, dans la forêt j'allais souvent m'asseoir,
Afin d'y respirer l'air parfumé du soir,

Pour me bercer à cette ineffable harmonie
Que la brise chante à la nature assoupie.
Les feux du crépuscule empourpraient les coteaux,
Les talus se miraient dans la nappe des eaux.
Ici, l'ombre, mêlée à des flots de lumière,
Semblait faire mouvoir le sentier solitaire ;
Là, le gazon penchait les urnes de ses fleurs,
Confondant leurs parfums ainsi que leurs couleurs.
Qu'elle est grave cette heure où règne le silence,
Où sur l'arbre muet l'oiseau qui se balance
A cessé tout le bruit que faisaient à la fois
Son aile palpitante et les chants de sa voix !
Qu'elle est douce cette heure où la mère pieuse
Se penche sur le front de sa fille rieuse
Et veille avec amour ce doux ange endormi,
Dont elle est le soutien comme l'unique ami !
Qu'elle est sainte cette heure où le pécheur rebelle,
Se sentant ressaisi par l'angoisse cruelle,

S'agenouillait aussi sous la voûte du ciel
Et murmurait tout bas le nom de l'Éternel !
Alors ma voix d'enfant se mêlait au cantique.
Le chant de l'innocence au ciel est sympathique.
Aujourd'hui je suis seul ; mais c'est l'isolement…
Je n'ai personne à qui confier mon tourment ;
Jamais personne, hélas ! accourant à ma plainte,
Ne viendra caresser ma main dans son étreinte !
Jamais un œil ami, sur le mien arrêté,

Ne s'est devant mes pleurs aussitôt humecté !
Je n'entendrai jamais une bouche ravie
Me dire : « Viens, suis-moi : le chemin de la vie
Est plus rose et plus gai lorsqu'on le longe à deux. »
Combien de fois, hélas ! n'ai-je pas fait de vœux,
Ô mon Dieu (tu semblais ne pas vouloir m'entendre),
Pour rencontrer un jour l'être qui pût comprendre
Tout ce qui chante, espère, ou se lamente en moi.
Alors, avec l'amour, j'aurais trouvé la foi.

Lausanne, 1871.

Mon cœur a trop longtemps chanté

Hence vain deluding joys !

Milton..

Mon cœur a trop longtemps chanté
L'idéal, fuyant mon étreinte,
Sans laisser dans mes cieux l'empreinte
De son passage regretté.
Ô doux mensonge qui nous leurre !
Enchanteresse illusion,
Trop tôt s'éteignait ton rayon ;
Ta fleur se fanait avant l'heure.

Vingt ans j'ai cherché la beauté
Dans les êtres et dans les choses.
Il est temps que tu te reposes,
Ô mon pauvre esprit tourmenté !

J’avais consacré ma jeunesse
À tout sentiment généreux ;
Mon présent était radieux,
Mon avenir une promesse.
Je caressais avec bonheur
Le rêve d’un amour immense,
Et je pressais dans ma démence
Tout le genre humain sur mon cœur.
Pour mon affection ardente,
Si j’ai recueilli le dédain,
Si l’on a repoussé ma main
À tout malheur compatissante,

C’est que rien ne dure ici-bas.
Le miel est bu, voici la lie :
Si la coupe est toujours remplie,
Le bonheur s’évapore, hélas !
Car c’est le destin de la vie.
C’en est fait, il faut peu de temps
Pour que l’espoir des premiers ans
Tombe, feuille pâle et flétrie,
Au souffle cruel des autans.

Bruxelles, 187 .

Dolor

Ed yo tutte le mattine
Riaprendro gli occhi al pianto

Tommaso Grossi.

De quoi vous parlerai-je encore ?
Pour moi le jour s'est envolé,
Mon âme a perdu son aurore,
Mon vers, hélas ! n'est plus ailé !
Dois-je parler de la nature,
Qui rit au milieu de mon deuil ?...
Ô le doux ruisseau qui murmure
Près d'une fosse et d'un cercueil !

Je sais qu'il est encore au monde
D'autres chagrins, d'autres soucis,
Des abîmes que l'on ne sonde
Qu'au péril des joies et des ris.
Mais, au fond de ce vaste gouffre
Où succombe le genre humain,
Ma voix sanglote en vain... Je souffre...
Le passant poursuit son chemin.
Comprendrez-vous que ma pauvre âme
Déborde, vase empli de fiel,
Que je pleure comme une femme
Et que j'ose douter du ciel ;
Que, lorsqu'un enfant et son père
Attirent mes regards perdus,
Au prêtre qui me dit : « Espère ! »
Je réponds : « Dieu ne m'entend plus » ?

C'était donc chose nécessaire
Pour lui, le souverain puissant,
D'arracher au toit solitaire
La mère berçant son enfant,

Le père qui le faisait lire
Dans tes œuvres, ô Dieu jaloux !
De tuer déjà le sourire
Sur un front innocent et doux,
Pour en faire une ombre, un atome,
Un grain de sable que le vent
Jette par son souffle de gnome
Aux vagues du désert mouvant ?

Granges (Suisse), 1866.

Trépas en janvier

Il fait froid, le vent du nord pleure,
La neige fouette le passant.
Reste encore, ô muse ! demeure,
Ne me quitte point à cette heure,
Demeure encore un seul instant.
Plus de chants… Au ciel pas d'étoile,
Plus de barque glissant sur l'eau ;

Chaque objet est couvert d'un voile,
Et mot je sens peser la toile
Dont on se revêt au tombeau.
Il fait froid. Une cloche tinte…
Est-ce un glas, ou bien un tocsin ?
Le chien hurle, et dans cette enceinte
La lampe obscure et presque éteinte
Des spectres conjure l'essaim.
Je te retiens près de ma couche,

Muse, tu devines pourquoi,
Tu guettes l'adieu sur ma bouche,
La pâleur de mon front te touche.
Pleure, ah ! pleure, muse, sur moi !
Pourquoi ne puis-je attendre encore
L'hirondelle et le rossignol,
Et voir aux larmes de l'aurore,

Lorsque la brume s'évapore,
L'alouette prendre son vol ?
L'an dernier encor sur la branche
Je guettais le premier bourgeon,
J'allais découvrir la pervenche,
Soumettant sa corolle blanche
Au baiser du premier rayon.
Sur mon modeste toit de chaume
Reverrai-je quelques instants
La cigogne, oiseau cher à l'homme,
Bâtir son nid, comme un symptôme
De la présence du printemps ?
Mais maintenant la terre humide
N'a point de fleurs pour l'embellir ;
La glace lui fait une ride ;
Au ciel un nuage livide
Passe en me regardant mourir.

Passons donc comme ce nuage.
Lyre jette un dernier accord…
Donne un sourire à mon visage,
Pour que le prêtre du village
Dise en entrant demain : « Il dort. »

Février 1876.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Myrtes_et_Cypr%C3%A8s. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.